

Bernard DEFRENET

DE L'EVOLUTION DES MARQUES CUTANÉES RITUELLES AUX SYMPTOMES CONVERSIONNELS

Exergue

« -Lorsqu'on est hypo, c'est là que ça devient dangereux.

-Oui. Mais vous parlez au nom de qui, là? Parce que vous dites "on".

-Non je parle diabétique-diabétique-parce que je fais partie des diabétiques.

-Oui, mais j'ai bien compris ça.

-Oui, c'est pas en mon nom si vous voulez mais disons que étant diabétique, y'a une variation, si vous voulez, de l'humeur qui, est très variable. »

Joyce Mac Dougall : Théâtre du Je, (1988) p.47

PROLOGUE: DES HYPOTHESES DE BASE

D'un auteur à l'autre, le symptôme psychosomatique a été décrit en terme d'une écriture qui resterait à déchiffrer et, l'on trouve sous la forme de "signature", "hiéroglyphes du corps", "marquages", "sceaux", une référence constante à la notion d'inscription-incorporation cutanée qui attendrait son Champollion de psychanalyste.

Lacan n'échappe pas à ce type de comparaison et en sa conférence de Genève en 1975 considère, dans le phénomène psychosomatique, le corps comme "cartouche livrant le nom propre" (le GRAF de la girafe du petit Hans) évoquant également par la référence au « De Signatura rerum » de Jacob Bohme ce que les mystiques appellent "la signature des choses", le point où le corps se laisse aller à écrire quelque chose de l'ordre du nombre.

Ce sont ces différentes entreprises de théorisations à associer, phénomène psychosomatique comme marque corporelle et écriture énigmatique qui m'ont amené à penser à une idée de classe, d'appartenance ou de non appartenance à une catégorie, tels les marquages des esclaves, des déportés ou l'estampage du bétail au fer rouge du nom du propriétaire.

Je remarquai d'emblée qu'une opposition devait être faite entre les inscriptions tégumentaires tels les tatouages et les scarifications qui concernent le corps propre, réel, en sa chair, et d'autres que nous nommerons peintures corporelles en ce qu'elles regroupent toutes techniques de fard, de maquillage, qui sont donc des rajouts, des adjonctions et, qui si elles concernent le corps, restent à fleur de peau, s'inscrivant déjà dans un registre qui pouvait paraître pour le moins, beaucoup plus imaginaire. Cette première opposition en appela d'autres.

Les inscriptions corporelles en profondeur, térébrantes se caractérisaient par leurs caractères indélébiles, "une fois pour toute", alors que celles de surface, de recouvrement, étaient placées sous le signe de la répétition, du sans cesse. A l'ordre intensif d'un processus inaltérable et d'une appartenance indélébile pouvait être confronté celui de la répétition avec ce que celui-ci pouvait générer comme possibilité de modification, de changement.

Simultanément à ces considérations catégorielles, le développement théorique proposé par J.P.Valabrega sur le syndrome conversionnel, depuis la question du double retournement entre phantasme et mythe (1966) et l'approche du symptôme conversionnel dans une perspective également double, psychosomatique et somatopsychique, dégageant le concept de phantasme inconscient du corps (76)(1987), organisait un certain nombre de réflexions.

Ce travail revenait donc à une démarche de psychanalyse appliquée en ce qu'il concernait, en une approche dynamique, l'étude évolutive, au long cours, des inscriptions corporelles rituelles, étude permettant, nous le verrons, de repérer des éléments qui se rapportent à l'élaboration du langage, à confronter les résultats de cette enquête à la question du mécanisme conversionnel, et sa double version, en son rapport avec la capacité de penser, la fantasmatisation.

Avant d'aller plus loin, il nous faut pour plus de clarté, présenter l'agencement de ce travail car les quelques idées personnelles et hypothèses initiales se sont vues progressivement se complexifier par des informations issues de champs de recherche liés à des disciplines très diverses (paléontologie, archéologie, ethnologie, psychologie, psychanalyse...). A préciser que l'hétérogénéité des sources d'information soumises aux modalités interprétatives propre à chacune de ces disciplines mais aussi, bien évidemment, à une certaine sélection rendent difficile un discours psychanalytique par les présupposés qui jalonnent l'ensemble de ce matériel informatif.

INTRODUCTION : METTRE DE L'ORDRE

1) La première partie de ce travail est consacrée à l'aspect anthropologique sinon historique et archéologique des rites cutanés. Il y sera tout d'abord question sous l'intitulé « du maître et de l'esclave » du rapport de l'individu au groupe; rapport qui, par l'opération rituelle corporelle, agrège définitivement le premier au second. La place que j'accorde ensuite à l'étude des mutilations sexuelles est pour une part liée à un certain effet de surprise. En effet, parmi tous les travaux auxquels j'ai pu avoir accès, il est en fait exceptionnel qu'un même texte aborde la question des marques cutanées rituelles et celle des blessures génitales. Y-aurait-il à considérer, par ce clivage, qu'un espace tridimensionnel serait représenté par l'aspect filial, intensif, transgénérationnel lié aux blessures sexuelles alors que les marques cutanées de surface seraient à référer à un ordre bidimensionnel. Cette question sera reprise plus loin, articulée aussi à la prépondérance que Sami Ali semble accorder à un espace bidimensionnel comme propre à l'organisation psychosomatique.

Ensuite, il sera question, en une approche essentiellement préhistorique et archéologique, de l'ancienne Egypte et des fondements de la civilisation japonaise. Le témoignage artistique des pratiques rituelles cutanées laisse apparaître des similitudes. Similitudes quant à l'association de ces marques avec des croyances magico-religieuses concernant la procréation et quant à une complexification progressive des motifs décoratifs au cours de l'histoire. Similitudes qui ne sont pas sans rappeler certaines actualités rituelles africaines. L'ancien testament lui, traite à plusieurs reprises de la question des marques

corporelles en leur rapport plus particulier avec la mort et la ritualité funéraire. Ceci, autour de questions identificatoires, introduira des considérations plus générales sur les liens entre tatouages et mort; tatouages et démarches prophylactiques. Ces éléments seront également repris dans le chapitre sur la psychosomatique. Cette première partie se termine par des aspects ethnologiques plus contemporains qui pour beaucoup sont organisés autour de la lecture du livre de J.Th.Maertens. "Les Ritanalyses"(51) regroupent un nombre considérable de données à l'articulation du corporel et des processus collectifs sociaux. La question des marques cutanées rituelles y occupe une place importante mais la phraséologie, la référence lancinante de l'auteur à la théorie lacanienne finissent par interroger le bien-fondé de certaines hypothèses.

2) La deuxième partie de ce travail concerne la problématique psychosomatique. Le choix des travaux présentés est limité au thème retenu et aux hypothèses de base qui orientent cette recherche. Il s'agissait donc surtout de réinterroger certains concepts; ainsi la notion de symptôme psychosomatique ayant valeur d'inscription identificatoire présente chez beaucoup d'auteurs dont Lacan, aura retenu notre attention. De même la mise en relation du symptôme psychosomatique à une souffrance par perte objectale est un thème majeur (N.Abraham, J.Mac Dougall) que je me devais de développer. J'accorde ensuite une place particulière au statut du fantasme de scène primitive car son organisation nous est apparue, à la suite d'autres auteurs, comme essentielle en ce qu'elle renvoie à la nature fusionnelle des relations objectales qu'entretient le psychosomatisant. Ce deuxième chapitre se termine sur une approche plus phénoménologique. Avec l'appui des observations psychiatriques contemporaines, il était intéressant de présenter certains aspects de la personnalité et des motivations du tatoué qui, nous le verrons, comportent une analogie très forte avec ce qui a été décrit par certains sous le nom d'alexithymie ou de pensée opératoire.

L'ensemble des points abordés et des considérations développées en ce premier et deuxième chapitre aura eu pour conséquence et nécessité pour nous de reprendre et de développer la question des émotions, objet du troisième chapitre.

3) Concept limite et notion carrefour, l'émotion, davantage l'objet d'investigation des psychologues que des psychanalystes, serait-elle le fait psychosomatique au sens strict? Le problème du statut métapsychologique de l'émotion est posé par rapport à la pulsion. S'agit-il, comme a pu me le suggérer M.Th.Couchoud d'une notion interface qui regrouperait dans un événement clinique et des manifestations somatiques et des éléments psychiques qui la font accéder à un statut de subjectivité. Dégager alors l'hypothèse d'un espace émotionnel comme structure intermédiaire me poussait à réinterroger le discours des neurophysiologues en ce que celui-ci nous fait découvrir le rôle fondamental d'une structure cérébrale, le rhinencéphale, régulateur émotionnel, dont on connaît le double rôle dans le lent processus phylogénétique d'hominisation et dans la structuration progressive des fonctions cérébrales supérieures chez le nouveau-né.

4) À ce stade de cette recherche il devenait important de reconsidérer dans le

sens des comparaisons et des analogies précédemment développées, en quoi et comment, cette notion de classe, de groupe, de corporation pouvait concerner le phénomène psychosomatique. C'est à développer ces questions que sera consacré le quatrième chapitre, à y intégrer également, le rapport éventuel de ces développements avec le problème des émotions étudié plus haut.

5) Il devenait alors tentant, à vouloir articuler ces différents concepts, d'essayer de percevoir, en se livrant à une hypothétique construction psychogénétique, comment la notion de nombre sinon de classe venait à l'enfant à la rapporter à un niveau métapsychologique à l'organisation structurante des fantasmes originaires. Quatre pôles, quatre points décisifs autour de la problématique du visuel orientaient alors résolument mes réflexions. L'un est représenté par le fait même de voir, la pulsion scopique, l'autre concerne le statut psychique du fantasme originaire, le troisième est celui d'une inscription-marque corporelle faite pour être vue. Trois pôles à rapporter à une notion d'ensemble, de classe. Une fable en amenant une autre, la seconde est phylogénétique et reprend à ce niveau épistémologique l'articulation des quatre termes précédemment dégagés ce qui nous amène à nous interroger ensuite sur l'apparition des premières formes d'écriture en ce qu'elles révèlent de leurs liens avec des comptabilités originaires.

6) Le sixième chapitre nous ramène à la clinique psychosomatique, à savoir si certains points repérés au cours de ce parcours devaient pouvoir en éclairer la compréhension. Plusieurs exemples tirés de la littérature psychanalytique illustreront l'intérêt que l'on doit porter à la survenue de signes élémentaires qui sous la forme de signifiants classificatoires, partitifs, alternatifs, ou encore de nombres pourront orienter la conduite de la cure.

Le septième chapitre est une tentative d'ordonner et de structurer la problématique psychosomatique en référence à une théorie du signe. Il y sera question de sémiotique telle qu'elle a été développée par Ch.S.Peirce et j'y propose la notion d'icône psychosomatique.

Tout en faisant cette démarche je pensai qu'elle n'était pas sans risque quant à la méthodologie employée. L'évaluation de la valeur heuristique d'une telle confrontation quant à son intérêt clinique revient au lecteur.

I) DES RITES CUTANES

LE MAITRE ET L'ESCLAVE, LE NOM ET LA LOI.

C'est en effet autour d'une dialectique du maître et de l'esclave que peuvent être regroupées, en deux classes principales, les différentes catégories d'individus porteurs de tatouages. A rappeler la phrase de Dromio à son maître Antipholus d'Ephese dans les méprises de Shakespeare: "If the skin were parchment and the blows you gave were ink". Il faut sans cesse à la loi une avance de corps, un capital d'incarnation pour qu'elle se fasse croire et pratiquer, écrit M. de Certeau (23). L'autre dynamique qui complète cette relation, poursuit l'auteur, est celle qui pousse les vivants à devenir des signes...moyen de se transformer en une unité de sens, en une identité...de se métamorphoser en un dit au prix même de la vie.

- 1) Soit l'individu est soumis au maître, corps y compris, les exemples sont nombreux, c'est le cas:
 - De l'estampage-marronage des esclaves aux Amériques.
 - Du blason-immatriculation des légionnaires de l'armée romaine.
 - De la flétrissure judiciaire; fleur de lys des galériens français. (voir aussi la colonie pénitencière de Kafka)
 - Des numéros des déportés dans les camps d'extermination nazis.
 - Du marquage de la prostituée au nom du souteneur.

Toutes mutilations de servitude et, en ce sens, le marquage devient un prototype de carte d'identité, numérotation, initiales, en dimension d'une identification originaire, inaltérable. Bien que pratiqué pour des raisons différentes, on peut en rapprocher le tatouage au 18ème siècle des nouveaux-nés abandonnés dans les hôpitaux comme c'est le cas pour Figaro dans le mariage de Figaro de Beaumarchais.

- 2) Soit l'individu recherche une appartenance à un groupe, il s'agit de la recherche d'une affiliation, d'une intégration communautaire, processus par lequel l'individu s'efface au prix d'une reconnaissance. C'est le cas d'une marginalité d'hommes en certains rassemblements monosexuels (chantiers, casernes, asiles, prisons, internats) mais aussi des Yakusi japonais, des membres de certaines familles royales.

Il est à noter que l'idéologie qui associe aux tatouages les caractères d'une certaine marginalité sinon d'une déviance est le fait en occident des pays de traditions catholiques alors qu'il ne l'est pas dans les pays anglo-saxons et de traditions protestantes. Cette meilleure acceptation serait-elle la survivance de coutume? Breton est dérivé du mot celtique "breiz", "l'homme peint"; Scotch, l'écossais signifie "entaille" et le nom des "Pictes" ancien peuple de L'irlande qui envahit la Bretagne provient du latin "pictura", "peinture", tandis que "brithenes" indique le pays des hommes peints de différentes couleurs!

Les raisons d'une telle démarche sont liées à une volonté identificatoire dont le modèle le plus archaïque est la marque clanique tribale. Ce n'est donc pas un marquage de contrainte mais une quête identificatoire comme le témoignage et l'affirmation d'une communauté de conscience comme a pu le montrer E.Durkheim dans son travail sur le totémisme. *"Le code social s'inscrit sur la nature individuelle en la mutilant. La forme première de l'écriture est la mutilation qui donne force d'emblème."*(29) A.Van Gennep insiste sur le caractère définitif du rite. *"On sort l'individu mutilé de l'humanité commune par un rite de séparation (idée de section, de percement) qui automatiquement l'agrège à un groupement déterminé, et de telle manière que l'opération laissant des traces indélébiles, l'agrégation soit définitive."* (78)

LES MUTILATIONS SEXUELLES

Il était difficile de ne pas aborder cette question même si elle ne concerne pas directement les objectifs de ce travail sinon à reprendre à mon compte le reproche que Van Gennep tient à l'adresse d'un auteur. *"Cependant il n'a pas mis en lumière le fait important: C'est que la circoncision ne saurait être*

comprise si on l'examine isolément; il convient de la laisser dans la catégorie des pratiques qui, par ablation, sectionnement, mutilation de n'importe quelle partie du corps, modifient d'une façon visible pour tous la personnalité d'un individu». (78 p.43)

De fait beaucoup d'auteurs dans leur travail sur les rites d'initiation n'accordent qu'une place très limitée aux mutilations scarificatoires. C'est le cas de Th. Reik, mais aussi de B. Bettelheim, comme de S. Breton (13) ou encore de M. Erlich (La Mutilation, 30)

Ainsi le travail de Bettelheim(8) sur les blessures symboliques est limité à l'organe génital. La problématique de la castration n'est pas considérée à partir de cette donnée freudienne pourtant fondamentale de la présence ou de l'absence du pénis (primat du phallus) et l'opposition aux théories freudiennes est sous tendue par l'idée que chaque sexe envie le sexe de l'autre. Les rites sont dénués de toute référence aux mythes, sinon à la fertilité de la déesse mère, et la prohibition de l'inceste n'apparaît pas comme l'interdit essentiel, symbolique et structurant.

Je ne ferai donc que rapporter succinctement quelques unes des hypothèses les plus fréquemment évoquées. A préciser que ces rites génitaux, associés ou non aux marques non génitales, sont intégrés dans la ritualité du mariage et des règles sociales de l'alliance.

-Circoncision//excision: séparation de la partie féminine (prépuce)//séparation de la partie masculine (clitoris).

-Rôle des menstruations (sang de la soeur, de la mère) et prohibition de l'inceste (interdit sexuel de ce sang) (du côté du fusionnel, du retour en arrière) // SANG DE LA CIRCONCISION DE L'INITIE // orientation vers une autre femme (sang de la défloration), vers le groupe des hommes (sang de la chasse, de la guerre) (du côté de l'alliance, du symbolique).

-Dans les mythes la blessure du pénis apparaît fréquemment comme le fait d'un geste accidentel de la femme, répétition du traumatisme de la séparation.

-L'excision du clitoris (phallus imputé à la femme) a pu être considérée comme une blessure "du dedans", c'est à dire de l'avant, pour aller vers l'autre, l'extérieur: blessures des filles par leurs mères afin d'être mère pour leur mère (régime matrilineaire), confusion entre le naître et le faire naître.

-Dans les sociétés patrilinéaires, la circoncision (comme le baptême) a été anticipée à la naissance. Elle concerne une dialectique de générations qui oppose le père au fils et assure la nomination de l'enfant, sa reconnaissance par le père. Voir S.Freud dans Totem et Tabou et Th.Reik (isolation, menace de mort - résurrection - renoncement à l'inceste - fraternité de sang - mise à distance des pulsions homosexuelles).

-Aux rites de séparation, d'incision, correspondent leurs opposés antagonistes, rites de fermetures, de développement. La subincision en offre un exemple caractéristique, elle fait du pénis un double de lui-même et de l'autre sexe (bisexualité), voir sur ce sujet le remarquable travail de J.P.Valabrega (75).

LE TATOUAGE AUX ORIGINES : EGYPTE ET JAPON

-La première certitude de la pratique du tatouage en ancienne Egypte a été découverte sur une momie femme connue sous le nom de Amunet, prêtresse de Hathor, ayant vécu entre -2160 et -1995 durant la 11ème dynastie. Les tatouages qui recouvrent son corps sont faits de motifs abstraits, de taches sans agencements particuliers exceptés sur le bas abdomen où sont représentés des motifs elliptiques et une ligne sous ombilicale. Une momie quelque peu plus récente porte également une cicatrice sus-pubienne du même type, non chirurgicale et non liée à une grossesse et ses bras sont ornés de motifs en losange.

Ces mêmes motifs ont été également retrouvés sur des poteries-figurines de la même époque, "The bride of the dead", associées au dieu Hathor, dieu lascif par excellence. Ces figurines ont été souvent trouvées dans des tombeaux à côté du défunt et ont été considérées comme pouvant augmenter ses instincts sexuels afin d'assurer sa propre résurrection.

L'existence de figurines semblables mais beaucoup plus anciennes, datant des périodes prédynastiques, - 4000 ans, et portant des motifs identiques laisse à penser qu'il pourrait s'agir de représentations de tatouages sans cependant, comme pour le modèle japonais que nous verrons plus loin, aucune preuve décisive.

Sur les momies plus récentes, après - 1500ans, les représentations abstraites ont considérablement évolué et apparaissent des figures du génie Bes, nain léonien aux fonctions prophylactiques, mais aussi, dieu de l'érotisme, de la prostitution sacrée, et encore de la fécondation et de la procréation. L'étude des figurines de la même époque montrent une complexification progressive avec autour de -1700 ans l'apparition des premières croix et de la première lettre "t". (Hurgadah-mer rouge)(9)

-La civilisation japonaise semble avoir pratiqué depuis des temps immémoriaux l'art du tatouage.

Les textes chinois qui traitent de la période "Yayoi", de -300 ans à +300 ans, tels que l'histoire de Wei (Wei chib) et l'histoire du dernier Han (Hou Han Shu) attestent de façon irréfutable de l'existence de ces pratiques reconnues alors comme des marques de rang. Des poteries - figurines datant de la même période et qui portent des marques en relief autour des yeux et de la bouche viennent elles contribuer à l'argument de marques faciales à type de tatouages ou de scarifications remontant à la période "Jomon".

Cette période, de -10000 à -300 ans, est connue des archéologues par l'abondance du matériel paléolithique et mésolithique qui témoigne d'une culture préagricole relativement sédentaire, ce qui explique la quantité de poteries et de jarres retrouvées. Les "Dogu" sont des figurines considérées comme représentant une déesse de la fertilité par la figuration des organes sexuels féminins ou les signes manifestes d'une grossesse. Les marques faciales qu'elles portent autour de la bouche et des yeux comparées à celles de Taïwan, du sud-est de l'Asie ou des îles pacifiques permettent à certains ethnologues japonais comme Takayama d'affirmer qu'il s'agit de représentations de tatouages (17). Il appuie également son argument sur l'existence de tatouages péri-buccaux chez les femmes Ainou de Hokkaido. Les figurines plus récentes montrent une

complexification progressive des motifs.

Le témoignage archéologique des pratiques cutanées Japonaises permettrait, ainsi que pour l'ancienne Egypte, d'imputer aux marques retrouvées sur les figurines les caractéristiques de tatouages sinon de scarifications et d'originer ces pratiques très tôt dans l'histoire de l'humanité bien qu'en aucun cas ce type d'arguments puisse être considéré comme une certitude absolue.

Ces deux exemples montrent cependant une complexification progressive des motifs allant depuis de simples taches et points dispersés pour les plus anciens, à des lignes périombilicales et suspubiennes, des cercles ou ellipses concentriques, jusqu'à des représentations figuratives pour les plus récents.

Ces deux modèles ont également pour points communs d'être le témoignage de marques exclusivement féminines associées à des représentations de divinités ou aux thèmes de la sexualité et de l'érotisme s'ajoutent ceux de la fertilité et de la fécondation.

-Ceci demeure vrai pour différents exemples africains qui montrent bien comment à l'occasion de rites individuels ou collectifs le statut d'une jeune fille par la puberté l'amène à celui de femmes douées d'un pouvoir sacré par la possibilité de donner la vie. En ces occasions le nombril apparaît comme le centre vital source de toute vie et l'objet de scarifications de type particulier, [femmes Ga'anda (Niger) (7), cercles concentriques des femmes Tabwa (Zaire)(62), "Kwav" des femmes Tiv(10)]. Chez les femmes Tiv les cicatrices abdominales parfois appelées "circoncision des femmes", correspondent à un nombre limité de motifs que l'on retrouve sur certains objets sacrés comme "L'imborivingu", pipe à huile qui est démontrée être une statue de femme assurant la fertilité humaine et agricole. La ligne cicatricielle abdominale descendante est le "Nongo", ligne et lignée (génération passée), les cercles concentriques "Kwav", groupe d'âges (générations présentes et futures). D'autres exemples africains montrent également la répétition des motifs ombilicaux sur les urnes funéraires, pratiques qui lient comme très souvent les rites de fertilité aux rites de deuil.

-Pour d'autres peuples africains, les rites d'initiation différencient par contre les individus par classe d'âge. Chez Les Nuer (31), ce sont six cicatrices frontales qui établissent des principes segmentaires qui divisent les clans, lignages, tribus, sections, sous-sections, et établit une distance structurale régissant les rapports sociaux et correspond de fait à un système classificatoire de parenté indépendant du système administratif, politique et bien qu'il existe des rapports entre les trois systèmes, une fois initié un individu reste toujours dans la même classe.

-La valeur identificatoire de ces marques est si forte que l'individu peut parfois courir à sa perte s'il n'était pas tatoué. Pour les Tabwa du Zaire, introduire de la cohérence sur la peau, perfectionné le corps dans un système de signes, correspond à la même nécessité que de produire pour le chasseur des marques dans les arbres de la savane pour trouver le chemin du retour (62). Chez les Wagharis, Inde, ne pas être tatoué comporte le risque de perdre son identité après la mort, d'être perdu dans la jungle, et de renaître sous la forme un chameau (64).

L'ANCIEN TESTAMENT

Après avoir tué son frère Abel, Caïn dit à Yaweh: "*Mon châtement est trop grand pour être supporté. Voici tu me chasses aujourd'hui de cette terre; je serai loin de ta face, je serai errant et vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera.*" L'Eternel lui dit: "*Si quelqu'un tuait Caïn, Caïn serait vengé sept fois.*" Et l'Eternel mit un signe sur Caïn pour que quiconque le trouverait ne le tuât point. Caïn, premier tatoué, porte une marque (en plus du tatouage, les différentes interprétations exégétiques en ont fait : la brillance de Dieu, la lèpre, le chien, la corne, des lettres, Y, W, H, la circoncision) qui le désigne avant tout comme appartenant à un groupe où la vengeance du sang s'exerce de façon impitoyable. La marque sera dès lors le trait de la foi et des élus, l'identification vient séparer le pur de l'impur.

Mais plus tard dans le Lévitique l'Eternel parle à Moïse (19-28): « *Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair pour un mort, et vous n'imprimerez point de figure sur vous.* » Ordonnance associée à certains interdits concernant le système pileux (21-5) parfois énigmatiques comme dans le Deutéronome (14-1). "*Vous ne vous ferez point d'incisions et vous ne ferez point de place chauve entre les yeux pour un mort.*" Préceptes associés aux classifications des animaux purs et impurs et aux marquages des esclaves (Dt 15-17). "*Alors tu prendras un poinçon et tu lui perceras l'oreille contre la porte, et il sera pour toujours ton esclave.*" La marque devient alors le symbole de la possession et du servage.

Chez les prophètes, Esaïe, Ezechiel, Jeremie, les incisions sont le signe de la soumission et de l'attachement à Yaweh, mais également signe de deuil. "*Jusques à quand te feras-tu des incisions?*" (Jé 47-5). Avec l'apocalypse de Jean les premiers chrétiens seront marqués au front: « *Ne touchez pas à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu* » (Ap 7-3).

Bien que le tatouage soit condamné par Constantin dès le concile de 787, les pèlerins chrétiens continueront à se faire marquer de signes, preuve de leur amour, comme le "T" des hébreux, la croix ansée des égyptiens, sans valeur alphabétique, signe phonétique "la main ouverte" ayant la signification du choix divin. (To: le monde; Thot: dieu des funérailles, des sciences, et inventeur de l'écriture!)

Les différentes classes d'Israël seront marquées de signes distinctifs qui feront craindre aux agresseurs la vengeance. Le tatouage fera ensuite place à la circoncision tandis que les fidèles porteront sur eux les phylactères des textes divins. (Phylaktérion : antidote – garder - préservatif; phylaxie : pouvoir de défense de l'organisme).

TATOUAGE ET PROPHYLAXIE

De fait en de nombreux pays les tatouages garderont une valeur prophylactique, en une dimension magico-religieuse, afin de se préserver des mauvais sorts, de la maladie et de la mort (Voir les vaccinations, et les moxibustions sur le nombril!).

Il est à cet égard curieux de constater qu'à l'utilisation de l'objet contondant (aiguille, silex, épine, os) est presque universellement associée celle du feu. En effet, les particules de cendres, la suie, ou le noir de fumée, interviennent d'une

façon ou d'une autre, et les colorants sont obtenus par des techniques spéciales de cuisson.

Le rapport à la mort apparaît de façon plus étroite en certaines coutumes. Les disciples de Visnu sont marqués en douze endroits du corps des cendres d'un cadavre et chez les Bédouins, une même aiguille sert à la couture du linceul et au tatouage. Tandis que chez les indiens Yanomani du Venezuela, les rites funéraires comportent une peinture corporelle fabriquée à partir des cendres du défunt qui sont aussi pour une autre part ingérée lors d'un repas rituel (Lizot J.48).

Le tatouage permet en le localisant de délimiter le mal et de réduire son effet mais peut également comporter un caractère de dangerosité. Dans le centre de la Thaïlande le pouvoir de protection attribué à certains tatouages selon leur localisation se double d'un pouvoir agressif dont la dangerosité est exacerbée à son plus haut niveau lorsque le tatoueur incorpore à l'encre un liquide, "le nàmmann phaag", liquide extrait du corps d'un homme tué de mort violente (B.J.Terwiel 71).

ASPECTS CONTEMPORAINS ET EVOLUTION

A l'inverse, la répercussion du social, du culturel, sur le corps a été remarqué par des anthropologues comme en Nouvelle-Guinée où il n'est pas rare qu'une jeune fille pubère qui n'a pas été scarifiée voit cette absence se répercuter psychosomatiquement par l'absence de menstrues (51p.30).

La marque sur la peau est le premier accessoire de l'identité qui qualifie le sujet comme membre de la société et le protège du retour en arrière. Avec J.Th.Maertens nous pouvons différencier les systèmes maternants ou « les rites maintiennent le lien au corps » et les systèmes paternants ou « le discours phallique érige ses signes comme enjeu décorporisé de la jouissance ».

En système maternant le marquage est non figuratif, abstrait, la séduction fait signe sans énonciation. Le corps n'est signifiant que par la répétition qui d'une génération à l'autre le transforme en signe identificatoire.

En régime paternant, l'expression d'avantage inspirée par l'Autre devient, discursive, représentative, s'inscrivant dans l'ordre du sens au fur et à mesure de la socialisation du sujet.

Sur le corps de la femme c'est la fonction maternelle qui est privilégiée (seins, nombril, pubis) en fixant la libido d'objet à une identification primaire au corps-mère. L'inscription de son corps lui permet de passer d'une libido quasi-fusionnelle à l'amour objectal.

Chez l'homme, les inscriptions répondent à la même attente psychique mais s'avèrent d'emblée tournées vers l'identification à la force, au pouvoir, au commerce, à la chasse. Le corps passe par le tatouage à la signifiante et donne identité à partir d'un sens très réducteur face au polymorphisme du désir.

On trouve un exemple très manifeste de cette opposition évolutive dans les informations rapportées par Arnold Rubin (64) qui montre qu'en Inde dans la région de Gunjarat, les tatouages pour les femmes, sont réalisés par des femmes: ce sont des points ou des motifs abstraits, intégrés à une transaction sociale, essentiellement en milieu rural, et produits à la main. Pour les hommes, les tatouages sont réalisés par des hommes, ce sont des lignes, des représentations figuratives, dans le sens d'une transaction économique, en milieux urbains et faits à la machine électrique.

L'évolution d'un type de marquage à l'autre apparaît donc par la persistance du marquage non figuratif chez les femmes alors que les hommes d'avantage tournés vers le social abandonnent progressivement ce type de marquage. Différents modes évolutifs sont repérables. Parfois une plus grande liberté est accordée comme chez les Senoufo ou les scarifications de la face autrefois obligatoires sont maintenant laissées au libre choix du porteur (43). Le même constat a été établi en Nouvelle-Guinée (22) tandis qu'en d'autres lieux les motifs deviennent plus discrets ou encore sont remplacés par des peintures corporelles sinon par des marquages à distance du corps comme le vêtement, les masques, les statuettes. Ainsi chez les femmes indiennes du Sud de l'Alaska, le labret ne se retrouve plus que chez les vieilles femmes tandis que pour les plus jeunes les peintures du totem prennent la place du tatouage (27).

Beaucoup d'auteurs comprennent cet abandon progressif par un souci d'intégration et par la multiplication des échanges interethniques qui ont fait perdre aux tatouages leurs significations ancestrales. L'élément décisif de cette mutation a été inauguré par la rencontre avec les coopérants et les colons avec les condamnations respectives du clergé et des organisations administratives, mutation poursuivie par la scolarisation et l'urbanisation et de façon plus globale par la soumission aux idéaux dominants.

Corps parlés que ces corps scarifiés, tatoués, mais dans un langage qui tout en étant plus à proprement parlé somatique comme le sont symptômes et sécrétions, n'en est pas pour autant discursif comme le sont les mots.

Dans le tatouage l'imaginaire collectif domine les imagos individuelles à l'inverse des peintures corporelles ouvertes au désir, à la répétition. Indélébiles, tatouages et scarifications sont inscrits pour toujours, inscriptions du temps sur le corps qui signent déjà le processus cadavérique. L'immobilisation des signifiants d'une génération à l'autre, d'un cadavre à l'autre, fait de l'inscription un acte de mort. A l'impensable de la cadavérisation, de la perte de soi pour soi correspond l'assujettissement du tatoué au tatoueur, expropriation de son corps, vol à partir duquel il peut parler de l'image de son corps propre devenu sujet dans un rapport au corps de l'autre marqué par le même lien social.

Du régime maternant au régime paternant, à la limite de l'impossible, "La chose", à celle de l'impensable "L'Autre" et à l'usage le discours langagier prend de plus en plus de force, s'autonomise, complexifie son vocabulaire et supprime les autres modes prélangagiers de signification. Un nom suffira bientôt à l'identité du sujet; "Nom" qui se détache du corps, crée distance, encore plus tard renforcée par l'écriture. Toutes les cultures se sont progressivement écartées de ce corps si proche de la nature pour mettre en place des rituels substitutifs.

Dès lors le discours paternant marginalisera peu à peu le tatouage sinon le condamnera à l'exception des esclaves. Avec le christianisme l'onction marquera de son sceau sacramentel invisible directement l'âme. Une dichotomie est mise en place entre corps et discours, le premier n'apparaissant que sous la forme du corps sacrificiel émissaire auquel s'identifieront les mystiques stigmatisés. L'église se montrera opposée aux tatouages sauvages comme aux marques sataniques des sorcières ainsi qu'aux stries des flagellants, toutes traces vécues comme résidu du corps-mère.

Après la reddition de la Chose (régime maternant) dans les bras de l'Autre

(régime paternant), celui-ci vient également à disparaître en sa représentation divine laissant le sujet orphelin face à lui-même. Le corps en ce nouveau régime se retrouve dans une dérive signifiante ou la jouissance s'éparpille (publicité, médias, modes, consommation). Nous en approcherons quelques aspects dans le chapitre suivant à commencer par le maquillage, la chirurgie du vieillissement, à citer en cette occasion l'apparition récente de nouvelles formes de marquages identificatoires.

CULTURE DU CORPS ET NOUVELLES ECRITURES

La pratique du maquillage, autrefois réservée à quelques classes (l'élite, les coquettes) s'est largement répandue dans la société contemporaine. La femme actuelle se confronte dans le rituel cosmétologique (maquillage, démaquillage) à son image spéculaire promouvant en un premier temps, moi imaginaire et narcissisme. Le deuxième temps est celui du regard des autres, de la séduction, et encore d'une réassurance contre la fuite du temps et le vieillissement.

Aujourd'hui la culture du corps et les soins corporels ont pris une importance considérable, la chirurgie esthétique constituant la réponse la plus avancée de conformité aux idéaux ambiants; embellir, rajeunir, pour un résultat souhaité, social, relationnel. Les sociologues ont montré comment cette technologie par un rite de passage de transformation de ce qui est vécu comme tare, rejet, signes de mort, va, par l'exorcisme de l'opération, promouvoir, non sans douleur, l'individu vers un idéal.

De nouvelles formes de marquages ? :

-Le tatouage des véhicules exigé de certaines compagnies d'assurance, à l'égal d'une scarification, pris dans la masse, est une protection contre le vol (le maquillage), les voleurs étant devenus trop habiles.

-Le taggage, une contre-ritualité? Les bombes parcourent rues et couloirs de métro. La signification de leurs "graffs" (figuratifs) et de leurs "taggs" (discursifs) n'est connue que des seuls initiés. Ce sont des idéogrammes qui permettent aux bandes de se passer des messages, de se donner des rendez-vous; il s'agit d'une néo-communication qui est pour le moins toujours une signature là encore connue que des seuls adeptes.

-Le code-barre imprimé sur les objets marchands permet de repérer et d'identifier un objet et de gérer certains paramètres tels que le prix, la gestion du stock...Il s'agit d'un repérage qui fait appel à un mode d'identification optique binaire, inaltérable.

Ces marquages identificatoires contemporains sont comme leurs modèles archaïques, et nous n'en avons pas souligné l'évidence jusque-là, destinés à être vus. Ils s'adressent à l'oeil, tout comme leurs homologues archaïques, c'est une évidence qui orientera cependant certaines réflexions dans la suite de ce travail sur les liens entre classification et pulsion scopique.

En résumé

RITES DE FERTILITE ET DE PROCREATION Les marques sur la femme.

RITES CLASSIFICATOIRES mettre de l'ordre, inscrire la différenciation
hommes//femmes.
hommes//non-hommes (ethnocentrisme) hommes de la tribu // les autres
hommes.
clans//non-clans.
tribus//non-tribus.
initiés//non-initiés.
purs//impurs.

INVERSION

maître//esclave : roi, société, souteneur // soumission, servitude,
galériens, soldats, prostituées...

[Un exemple de cette inversion apparaît très clairement dans la civilisation japonaise au moment de la période Kofun (300-600 avant J-C), les coutumes "barbares" non criminelles deviennent des pratiques punitives dégradantes.]

RITES THERAPEUTIQUES magiques.
prophylaxique
médical

RITES DE DEUIL se mutiler pour la perte de l'objet.
incorporer les cendres du défunt

On ne peut par ailleurs refuser l'hypothèse comme certains l'ont proposée d'une identification à un héros, guerrier valeureux ou ancêtre (mythique) dont on a voulu s'approprier la force en prenant la même apparence. Ce rapport à la guerre apparaît chez les Senoufo (43) qui attribuent aux marques une origine comme étant liée aux tumultes du corps à corps guerrier tandis que, selon John R. Swanton, chez les indiens Natchez (Mississippi) les lignes tatouées de toutes les couleurs sont pour les guerriers des marques de distinction qui permettent le décompte du nombre d'ennemis tués. (70)

Nous y ajoutons l'hypothèse personnelle d'une découverte très ancienne du pouvoir de destruction et de mort du feu mais également de son pouvoir thérapeutique, de guérison par cautérisation des plaies et des blessures de chasse, de lutte... Feu, symbole de vie et de mort qui, comme on le sait, intervient dans de nombreux rites funéraires comme en certaines coutumes indiennes (Kol) où le mort est peint avant d'être brûlé.

II) LA PSYCHOSOMATIQUE

Il n'est pas notre propos d'aborder ici l'ensemble des concepts psychanalytiques mais dans le champ très vaste des travaux traitant de la problématique psychosomatique j'ai choisi de présenter à travers l'originalité de certaines positions théoriques quelques uns d'entre eux par le rapport étroit qu'ils occupent avec le thème et les hypothèses qui initient cette recherche. En premier lieu nous évoquerons la question identificatoire sous jacente au symptôme psychosomatique, qui développée par de nombreux auteurs, sera référée à

l'oeuvre de Lacan dans un de ces aspects sans doute les moins connus. La mise en relation avec une souffrance par perte objectale, traitée par Sami-Ali après J. Mac Dougall, sera abordée depuis la notion de Maladie de Soi à Soi décrite par N. Abraham et M. Torok à partir des travaux de S Ferenczi et I. Herman. Une large place sera ensuite accordée au travail de J. Mac Dougall pour l'intérêt particulier porté par cet auteur à la notion d'identité. Le dernier thème retenu est celui, qui, là encore, présent sous la plume de beaucoup de théoriciens, concerne la nature fusionnelle des relations qu'entretient le psychosomatisant et les particularités des fantasmes originaires.

AVEC LACAN ET APRES LACAN

"Il y'a je ne sais quelle empreinte ou inscription directe d'une caractéristique, voire dans certains cas, d'un conflit." (Livre III) Lacan considère le phénomène psychosomatique comme en dehors des constructions névrotiques, en dehors en fait du symptôme, le narcissisme du sujet constituant la ligne de partage. Pour Lacan il n'existe pas de sujet psychosomatique même si les phénomènes psychosomatiques sont liés à des effets de langage; ainsi la pétrification (gélification) de la chaîne signifiante aboutit à un assujettissement du sujet au discours de l'Autre comme dans la psychose, la débilité. Reprenant l'expérience de Pavlov et de la tromperie de la trompette chez l'animal contraint ou captif, il montre comment la stimulation non adéquate du besoin mais qui intéresse un besoin introduit dans l'organisation organique de ce besoin la coupure du désir de l'Autre en des significations confuses que l'animal ne remet pas en cause. Lacan a également insisté sur le problème de la jouissance qui est spécifique et prendrait son sens dans le signifiant inducteur de la lésion.

En référence à l'oeuvre lacanienne se situe l'élaboration théorique de J. Guir (39) qui à partir d'une clinique auprès d'enfants leucémiques met en évidence le rôle marquant de certains signifiants (dates, événements) de leur histoire ou de leur préhistoire avec celle de leur maladie. Du fait de la gélification de la chaîne signifiante, il y'a fixation voire "fascination" du sujet. Les lésions seraient identiques à celles de l'Autre imaginarisé par le sujet qui s'identifie au parent traumatique. Dans le même mouvement théorique, certains auteurs se sont attachés à la problématique libidinale et ont pu avancer l'idée d'une "corporisation de la libido". La lésion psychosomatique est considérée par P.Valas (77) comme une marque qui donne chair à cet organe irréel de la lamelle qu'est la libido. Le phénomène psychosomatique contourne la sphère du langage est un é(cri)t en attente d'être phonétisé, le corps ayant acquis une indépendance devient le sujet de la phrase.

LA MALADIE DE SOI A SOI

Pour Nicolas Abraham et Maria Torok :*" La face cachée de la plupart des maladies dites psychosomatiques c'est le retour dans la douleur, dans la maladie, dans la catastrophe physiologique, du mort-qui-mène-le-deuil."* Le fantasme mélancolique ne peut se produire car se serait inconsciemment revivre le traumatisme narcissique autodestructeur de la séparation. Le corps par la maladie qui advient et l'objet d'une conversion interne dans le sens d'une "hystérie de soi à soi". C'est le défunt qui en ce lieu est malade ne pouvant accepter la perte du sujet et c'est en tant que tel qu'il est incorporé. La crypte

mélancolique est poussée à la "périphérie" de l'appareil psychique: le corps. Les symptômes ne s'adressent pas aux autres comme dans l'hystérie mais la maladie tient lieu vis-à-vis de soi-même du fantasme d'empathie impossible.

On sait que ces auteurs ont développé leurs modèles théoriques à partir des travaux de Ferenczi sur l'incorporation. Le concept de "périphérisation" est lui emprunté à Imre Herman. Ce dernier a décrit (42) un mécanisme de défense qui permet de reporter dangers et souffrances qui affectent le noyau du psychisme sur le corps propre, son intérieur, sa surface, jusqu'aux objets et aux personnes. Pour cet auteur, l'intégration dans le social se réalise au prix du paradoxe qui consiste à se cramponner à la mère-société par l'incessante symbolisation rituelle du détachement de la mère afin d'en incorporer le traumatisme (le premier modèle éthologique, support de ce développement, étant représenté par le service mutuel dermique chez les singes). Le comportement automutilatoire observé tant chez les primates que comme symptôme psychopathologique correspond pour I. Herman à la répétition symbolique du traumatisme, " avoir été mutilé de l'objet cramponné ". Cette automutilation peut être spontanée ou rituelle, en ce dernier cas elle implique l'abandon du défunt par l'endeuillé et joue le rôle d'une expiation symbolique à ne pas avoir respecté "l'unité-duelle" jusque dans la tombe. Cette mise en relation avec la souffrance mélancolique qui n'est pas sans soulever, à notre avis, la problématique du masochisme primaire a également été développée par un auteur comme J.Mac Dougall qui écrit (50) à propos d'une patiente: qu'elle avait fait un travail de "deuil psychosomatique", conséquence de l'immense perte qu'elle avait éprouvée. (p.99)

J MAC DOUGALL : PERDRE SON IDENTITE

Cet auteur s'interroge sur les craintes inconscientes dont essaie de se protéger le patient psychosomatique. "L'incertitude quant à son altérité inaliénable et inattaquable pourrait susciter une telle peur: L'angoisse d'implosion, c'est-à-dire la peur d'être envahi et possédé, détruit par l'autre; le sujet a peur de perdre le contrôle de ses limites corporelles, de ses actes ou de son sentiment d'identité. (49 p.144) et encore: "*A partir des fantasmes de fusion corporelle se crée la terreur de perdre le droit suprême à une existence psychique séparée et soumise à sa propre maîtrise.*" (id: p.145) Dans « Le Théâtre du Corps » l'auteur poursuit sa réflexion en insistant sur la violence des fantasmes archaïques fondés plus sur la peur de perdre une identité subjective que sur une angoisse liée aux pulsions et à l'identité sexuelle. Le sens des affections symboliques est considéré comme d'ordre présymbolique et court-circuite la représentation de la mort. Quant à la problématique libidinale, je la cite à nouveau. "*Le fantasme fondamental est que l'amour mène à la mort et que seule l'absence de toute libido assure la survie psychique, dont le sujet cherche, par un travail de désaffectation, à protéger sa survie mentale, car il craint la perte non seulement de barrières psychiques contre l'implosion provoquée par autrui mais encore la perte de ses propres limites corporelles.*" (50 p.50) Lors du séminaire du GERPEN du 15 et 16 06 1991 J.M.Dougall a présenté un exposé sous le titre de : Dépressions et somatisations, du deuil psychosomatique. Je la cite à propos de son patient Paul, qui attaque avec les yeux: « L'altérité qui crée la dépendance est encore terrifiante pour Paul....et derrière ce refus psychique se faufile le refus de la différence originelle entre deux corps.... comme si l'absence de l'objet primordial a failli à son devenir symbolique ».

Nous verrons à la fin de ce travail par la présentation du cas de sa patiente Georgette quels liens sont repérables entre signifiants archaïques psychosomatiques et fantasme de scène originaire qui lui est l'objet du prochain chapitre.

FUSION, INCESTE, ET SCENE PRIMITIVE

La relation fusionnelle qu'entretient le psychomatisant avec son partenaire, les membres de sa famille, son médecin, est un fait d'observation courante. Pour les thérapeutes familiaux (Eiguer, Ruffiot), l'homéostasie familiale est possible par un effacement de la différence des sexes et des générations et la mise en avant d'une "harmonie" affective commune. C'est la représentation du fantasme de scène primitive qui doit être tenue à distance, isolée, enkystée, fixant le sujet à des craintes narcissiques concernant son intégrité corporelle, à la peur des fantasmes liés à la sexualité archaïque du corps à corps avec la mère et des dangers qui s'ensuivent. Ceci a été traduit en terme d'un fonctionnement familial qui repose sur une négation de la différence entre l'individu et le groupe, chacun des membres de la famille éprouvant une angoisse d'anéantissement suscitée par toute tentative de différenciation. "L'illusion groupale" doit être maintenue à tout prix, les fantasmes sont expulsés, les étrangers rejetés.

Il n'est pas alors surprenant de constater la prégnance de certains fantasmes et agirs incestueux remarqués par M.Cl.Celerier et J.Guir. Le patient, dans ce désordre psychosomatique et généalogique, occupant une place de "parentification", les générations précédentes paraissant se dupliquer sur le même modèle.

On trouve également un développement similaire chez Marty dans la description qu'il nous propose de la relation d'objet allergique (54). L'allergique n'a qu'un désir unique et capital, se rapprocher le plus possible de l'objet jusqu'à se confondre avec lui. La défense humorale est substitutive du système de relation d'objet dans la régression allergique ce qui implique un niveau de fixation très archaïque, prénatal. Fain a décrit cette relation allergique comme un déni de tout conflit triangulaire appuyé par la texture d'un discours qui avive le sentiment de fusion avec l'objet. Je rappelle encore que pour D.Meltzer la possibilité de constituer le fantasme de scène primitive, spécifique à l'homme, est la condition indispensable pour que se développe un processus de symbolisation (voir le dernier chapitre).

Il me semble qu'avec ses considérations nous sommes proches de cette référence constante chez Sami-Ali à l'espace et au temps et à la prépondérance qu'il accorde à un espace bidimensionnel propre aux psychomatisants. Je le cite dans un passage assez long car l'auteur aborde en ce paragraphe nombre de questions traitées ici-même. Il s'agit de son patient Clément, myope et ayant subi une opération après un décollement de la rétine. *"Cette vision, dans le cas de Clément, est fortement marquée par le conformisme. Cela signifie deux choses en particulier: d'une part que la subjectivité doit être évacuée de la perception, exclusivement ramenée à ses déterminants pratiques à travers un schéma spatial parfaitement banal, et d'autre part que toute perception se trouve régie par une bidimensionnalité qui est celle de l'espace sensoriel et social tout ensemble. A l'instar de la dichotomie âme-corps, en effet, l'espace de la représentation réduit à une surface n'a que deux dimensions, de même qu'au*

niveau des groupements sociaux le partage s'opère selon l'opposition juif/non-juif. Tout se passe alors comme si l'espace subjectif, celui qui se crée par projection à partir du corps propre, était complètement effacé au profit d'une image socio-culturelle qui dénote à la fois l'appartenance du sujet à un groupe, et du groupe à cette même image. Aussi n'est-il pas étonnant que Clément se sente perdu dans un espace qui autrement ne peut avoir qu'une existence sociale, et que ses difficultés d'orientation soient contournées par le raisonnement logique." (67 p.113)

L'approche phénoménologique qui suit et clôt ce chapitre sur la psychosomatique met en évidence la similitude de certains traits de caractère observés chez les sujets tatoués avec ceux décrits par Marty (pensée opératoire) et par Sifnéos (alexithymie) chez les psychosomatisants.

LES MOTIVATIONS ET LA PERSONNALITE DU TATOUE

Diligent, De Ren, et Petiet (25) rapportent que durant leurs entretiens avec 110 tatoués dont 67 hospitalisés un fait capital leur était apparu. La difficulté qu'ils éprouvaient à exprimer correctement et clairement leurs sentiments. Ces sujets répondaient de façon laconique et évasive, cette difficulté d'investissement de la parole ne pouvant être seulement expliquée par le niveau intellectuel ou un niveau d'instruction modeste mais semblait liée au fait qu'ils ne donnaient aucune valeur particulière à la parole restant bloqués en des modes d'expression comme le geste, les actings.

Le tatouage apparaît comme la traduction d'un sentiment momentané, comme une "cicatrice idéographique". Beaucoup de ces tatouages sont réalisés au moment où ils quittent le milieu scolaire ou le groupe familial. La pauvreté et la stéréotypie des thèmes témoignent de leur suggestibilité et de leur immaturité. Leur personnalité passive est le reflet d'une fixation narcissique et le tatouage par le fait d'être à montrer est considéré par ces auteurs comme jouant un "rôle fétichiste de protection".

L'enquête réalisée par Bourgeois (12) en milieu psychiatrique, révèle que dans l'éventail extrêmement large des signes, des dessins, et des inscriptions, ce sont les formules dédicatoires qui sont le plus souvent rencontrées: "A MA MERE", "A MON AMOUR", "POUR CELLE QUE J'AIME"... Dédicaces qui ne sont pas à notre avis sans rappeler certaines épitaphes! Elles prennent parfois la valeur d'une véritable plaque de propriété comme dans le milieu de la prostitution. Des idées sont parfois représentées par des images, d'autres par un texte, les deux sont souvent associés en un véritable rébus corporel. Si le mot remplace le dessin c'est pour un euphémisme; "apaiser" pour "assassiner". L'écriture souvent hermétique pour le plus grand nombre prend son sens pour les initiés et se transmet rituellement.

III) DES EMOTIONS ET DE LEURS DESTINS

En quoi le modèle phylogénétique proposé en ce dualisme évolutif qui oppose les inscriptions tégumentaires internes aux peintures corporelles de recouvrement peut-il intéresser une confrontation (autour de la problématique du syndrome conversionnel) entre phénomène psychosomatique et hystérie.

D'un coté une ligne de partage a pu être proposée par l'avènement du

symbolisme et la complexité progressive du langage qui en permettant de nommer mettent à distance le corps. De l'autre l'espace de jonction correspond au statut et aux devenirs des affects et plus particulièrement à ceux des émotions, c'est ce que nous allons essayer de montrer, à rappeler que pour Bion les émotions étaient considérées comme le creuset de la prise de signification et de la symbolisation.

Les maladies psychosomatiques sont considérées comme une pathologie des émotions; partie de la médecine qui a trait à une recherche des mécanismes émotionnels écrivait Mme Dunbar dès 1938. Si il paraît difficile de s'en tenir à cette définition il m'est apparu intéressant de s'attarder sur l'étymologie latine de ce signifiant qui comporte une double face. Emotion provient de "motio", se mouvoir, qui a donné lieu également à des mots au sens très opposés comme émeute et muet, de "motus" que l'on retrouve dans une expression comme "motus, bouche cousue". Il s'agit bien d'enfermer au dedans du corps, de taire, ce qui pourrait faire grand bruit à l'extérieur.

Nous pouvons en un premier temps attribuer un double destin à ces émotions comme Parcheminey qui à la suite d'Alexander donnait au syllogisme émotionnel ce caractère inséparable, psychologique et physiologique et fondait une théorie psychosomatique moniste. Plus que affect, émotion me paraît être le terme le plus approprié pour désigner ces informations élémentaires au carrefour d'une réaction corporelle (et-ou) psychique. J.Mac Dougall retient l'affect comme concept-limite entre le somatique et le psychique alors que l'on sait que chez Freud c'est à la pulsion qu'est attribuée cette place limite : "représentant psychique des excitations émanées de l'intérieur du corps et parvenues dans l'âme comme le degré de travail imposé au psychique par suite de son lien avec le corporel." (36 p.33)

En ce niveau intermédiaire:

a) L'émotion devient affect, c'est-à-dire qu'elle est prise dans et par le langage (quantum d'affect, pénétration du corps dans la psyché: J.Mac Dougall) et selon les principes dégagés par Freud peut devenir conflit, alors lui-même traduit par simultanéité ou symboliquement en symptôme reconnu comme conversion hystérique, symbole mnésique de la représentation refoulée, du désir interdit, qui peut-être surdéterminé. Je n'ai pas d'ailleurs souhaité développer en ce travail ce qui depuis la découverte freudienne ramène la névrose hystérique à une problématique de représentation, de figuration, en ce qui lie le corps aux fantasmes en une dimension inconsciente, classificatoire puisque liée au sexe. L'hystérique, par sa théâtralité, son masque, sa mimésis, montre un symptôme qui renvoie à une identification métonymique au représentant oedipien. Symptôme de surface qui fait dire à A. Anzieu (3 p.135) : "L'excitation se répand sur toute la superficie de la personne: l'utérus est déplacé sur la surface corporelle et psychique."

b) L'émotion échappe à sa représentation de mot, elle devient vécu physiologique, dystonie végétative et nous entrons dans la boucle de la psychosomatose qui peut, en un deuxième temps, se manifester psychiquement par la conscience que porte le sujet sur ce désordre interne.

Freud opposait en 1893 l'hystérie aux névroses actuelles par la qualité de l'angoisse qui se déploie pour ces dernières quelque part entre somatique et

psychique et surtout par l'aspect quantitatif. L'absence de reprise psychique des vécus corporels condamnant le sujet à un agir somatique, "à un corps orienté vers l'actuel". On sait qu'un rapprochement avec cette conceptualisation et le désordre psychosomatique a été proposé par l'école psychosomatique de Paris comme cela sera aussi le cas pour l'hypocondrie introduite plus tardivement par Freud, pour un corps ayant perdu sa fonction symbolique, et un langage sur le corps beaucoup plus pauvre en condensations.

Ces deux voies décrites précédemment peuvent apparaître comme une dichotomie simplificatrice bien arbitraire et il est plus probable que ces deux types de boucles réactionnelles se combinent, s'associent à des degrés divers. Cette approche peut cependant expliquer la notion de complaisance somatique, fondée sur une zone érogène évoquée par Freud et peut permettre de comprendre que des symptômes semblables à un niveau manifeste puissent prendre source différemment selon les voies utilisées. Deux autres voies sont de fait envisageables et leur intrication vient complexifier ce premier schéma simpliste.

La plus évidente est celle de la fuite en avant, dans le sens des actings, de la décharge; elle serait celle des crises névropathiques, des conduites addictives, de l'agitation psychomotrice, de la réponse psychopathique ou l'on retrouve là le sens premier du mot émotion, se mouvoir. Cette troisième voie n'est pas sans rappeler les secousses motrices désordonnées du nourrisson soumis à de violentes émotions.

La quatrième voie correspondrait d'évidence à un état de sidération, de fascination de l'être, "muet", tant par la possibilité de verbaliser ses émotions que de les décharger à un niveau moteur ou somatique. Pourrait s'y rapporter certaines réponses paralytiques, catatoniques, anorectiques...

Avec ces quatre voies nous retrouvons les caractères définis par D.Anzieu sur "l'éprouvé global du nouveau-né: émoi-fantasme-sensation-action (4 p.60). Cette conception peut également rappeler certains des schémas dynamiques spécifiques développés par Alexander en particulier celui de l'ulcère gastrique, ce qui est ici nullement mon projet, la spécificité de tels schémas ayant par ailleurs été dénoncée par J.Paul Valabrega dès 1954 (72).

Les deux premières voies décrites, quant aux devenir des émotions primaires, vont dans le sens d'une "externalisation" d'un processus (inconscient psychique) pour la première et à un enfouissement organique pour la seconde, "internalisation". Nous avons vu comment l'incorporation dans les tatouages et les scarifications aboutissait à un certain moment évolutif à l'inscription dans le groupe, le clan, le social, alors qu'avec le développement du langage les peintures corporelles, de recouvrement, de surface, concernait la reconnaissance, sinon la consécration, de l'individu sur le groupe. La même évolution est à considérer de l'attache des psychosomatoses au soma, en l'internalisation des émotions à leur externalisation en affects, conflits, symptôme conversionnel hystérique en leurs rapports avec l'inconscient. Ceci permet de reconnaître le caractère plus archaïque du processus d'ancrage somatique dans les psychosomatoses, cette antériorité au déterminisme

quantitatif plus important a été exprimé par différents auteurs, comme nous l'avons vu plus avant, en terme de "corporéisation de la libido", "d'hystérie interne", "d'hystérie de soi à soi", "d'hystérie archaïque", et va donc de pair avec la prévalence de mécanismes prégénitaux à un stade préobjectif.

Depuis la pulsion freudienne de 1895 qui, comme nous l'avons rappelé, s'enracine dans le soma, l'intrication psyché-soma, dans les stades les plus précoces du développement, sous l'influence de facteurs relationnels et sous l'emprise des structures en voie de différenciation a donné lieu à de nombreuses élaborations théoriques. Y figurent, la question de Freud à Groddeck sur le maillon manquant, le ça organique de M.Bonaparte, la structure primitive de Parcheminey, les éléments Bêta corporels sensoriels qui doivent être transformés en pensée de rêve, ou encore le concept de pictogramme de P.Aulagnier, et peut être aussi les représentations inconscientes élémentaires de J.Paul Valabrega dont nous aurons à reparler plus loin que je cite en 1980 (75) : *" A parts égales, le Sujet est anatomique, pulsionnel et mythique. Anatomie de destin, destin de pulsion, destin naissant et déclinant de l'Œdipe se répondent en un chœur indéfini. Ainsi pourrait-on dire que le destin, ou sens du Sujet est un tissu dont la trame est corporelle et la chaîne mythique."* (p.75)

C'est dire la difficulté à conceptualiser par la pensée son attache en le corps, à ajouter qu'il n'y a pas bien évidemment que les psychanalystes qui se sont intéressés à cette question d'autant que certaines découvertes biologiques et physiologiques récentes ont relancé l'intérêt pour les travaux sur l'anticipation et certains concepts neurophysiologiques comme "la hormé" de Monakov et Mourgue, "l'endon" de Tellenbach, ou encore la notion de corps psychique de Henri Ey.

Plus récemment, 1987, le concept de corps manifeste dégagé par M.Th.Couchoud (21) offre également une possibilité de se dégager de cette opposition dualiste corps-psyché. Le corps manifeste est présenté comme une structure intermédiaire entre la factualité somatique offerte au discours médical et le corporel qui par la représentation rend compte du corps psychique. D'un côté les signes perceptifs d'une souffrance somatique, de l'autre les vécus corporels et en marge de ces informations-fantasmes qui touchent le corps, des éprouvés corporels et sensoriels. Le concept de corps manifeste répond encore à l'idée qu'il concerne le visible, "un ensemble de signes garantis par le percept". L'auteur oppose également à l'universel et à l'impropriété du discours médical, les particularités et la singularité de ce corps parlé qu'est le corporel. Nous sommes avec cette notion de corps manifeste très proche de ce que nous venons de décrire à propos du devenir des émotions, à proposer l'hypothèse d'un espace émotionnel.

Hors cet espace émotionnel pourrait être à référer à ce que nous apprennent les neurophysiologues de l'organisation cérébrale comme pourvue d'une localisation intermédiaire, siège des émotions, ce qui ne doit pas nous faire oublier que l'homme est tout d'abord un mammifère, et qu'il est considéré à un niveau taxinomique à l'égal des grands primates. Une telle hypothèse n'est pas sans poser de nombreuses questions et tout particulièrement sur le plan métapsychologique, ce qui nécessiterait une étude à part entière.

LE VIEUX CERVEAU

L'idée bonapartienne de localiser un ça organique pourrait prêter à rire mais, entre le corps et ce qui le relie aux fonctions supérieures, il existe un relais qui n'est autre que le système limbique, dit "vieux cerveau" tant par son rôle spécifique au niveau phylogénétique que par sa position au niveau de l'ontogénèse car, les structures cérébrales corticales les plus achevées sont venues au cours du lent processus d'hominisation, et viennent lors de la maturation embryogénétique, le recouvrir progressivement. Hors ce vieux cerveau, rhinencéphalique, qui constitue un système sous cortical complexe est en relation étroite, avec le cortex (environnement externe), dont il reçoit et à qui il adresse de nombreuses informations, mais aussi, avec cette même réciprocité, avec l'axe hypothalamo-hypophysaire (environnement interne) qui lui régit un grand nombre de fonctions organiques, végétatives, hormonales, métaboliques. A préciser encore que le rhinencéphale est par ailleurs directement lié aux centres régulateurs de la motricité et intervient dans les processus mnésiques, aussi l'interaction avec le cortex préfrontal permet la programmation d'une réponse comportementale adaptée à la situation prenant en compte le présent et le passé.

Les formes les plus complexes de l'activité cérébrale sont donc possibles du fait que les structures corticales les plus élevées hiérarchiquement recrutent et modulent les informations des structures sous-corticales. On peut dire que ce vieux cerveau participe plus essentiellement aux mémoires et schémas de comportements instinctifs et affectifs alors que le cortex cérébral malgré son volume est plus souvent au service du cerveau instinctif que dominateur de l'instinct.

Ce rôle charnière le fait considérer comme le siège des émotions, d'autant que certaines manipulations à coup de scalpels, d'acides, ou de stimulations électriques, entraînent des phénomènes d'hypertension, d'accélération cardiaque, des réactions allant dans le sens d'un déchaînement instinctivo-affectif (hyperphagie, hypersexualité, impulsivité, fureur) ou l'inverse (passivité, inertie, frayeur); où l'on retrouve là deux des quatre voies de décharges émotionnelles décrites plus haut.

Lors du séminaire du GERPEN J.M. Dougall posait la question suivante: « *N'est-il pas possible d'envisager le symptôme psychosomatique comme un langage du corps primitif, une grammaire pour lequel le système nerveux est programmé phylogénétiquement chez tout un chacun.* » (15-16 06 1991)

IV) ETRE COMME.....FAIRE PARTIE DE

Dans le sens des comparaisons et des analogies que nous avons développé, que penser de cette notion de classe, de groupe, de clan, de corporation, que nous avons repéré comme essentielle par la fonction rituelle des initiations et des marques corporelles en ce qu'elles assujettissent l'individu au social? En quoi cette question de groupe, d'appartenance, d'affiliation, peut-elle concerner les maladies psychosomatiques? "Je parle diabétique parce que je fais partie des diabétiques" nous dit le patient de J Mac Dougall dans la phrase citée en exergue en réponse à la question ou elle lui fait remarquer le caractère impersonnel de ce : "on est hypo!" Qu'est ce que parler diabétique peut vouloir dire sinon à l'associer au fait de "faire partie des diabétiques" comme étant une seule et même chose? Quelle était la volonté de la barbarie nazie à parquer les déportés dans des camps et à leur inscrire par tatouage un numéro d'identité sinon de leur

retirer toute identité, toute individualité, à considérer que seul un numéro pouvait être suffisant pour les différencier? Il n'y a plus d'individus, il y'a du nombre et ce patient trouve une identité par ce parler diabétique et le faire partie des diabétiques. En même temps que ce diabète constitue la nécessaire identification de ce patient, il le plonge dans la fusion au groupe, chacun devenant le miroir de l'autre car, si le statut de l'émotion, dans le premier temps de la somatopsychose est celui de l'internalisation, il est, dans un deuxième temps, voué au champ du social dans sa dimension ne serait-ce que médicale. Cette question, concernant la problématique identificatoire et fusionnelle au groupe peut être considérée comme relevant d'une pathologie de l'identification primaire, que nous aurons à reprendre plus loin.

Il me paraît important de montrer en quoi et comment les maladies psychosomatiques entre dans le champ du social par des signes distinctifs spécifiques.

Je rapporterai tout d'abord une anecdote qui concerne une femme de mon entourage qui, bien en vue derrière le pare brise de sa voiture, avait griffonné sur un papier le mot suivant: "JE SUIS CUSHING SURRENALECTOMIE 1966" Elle espérait par ce message amadoué les représentants de la maréchaussée, dont on peut bien se demander au demeurant ce qu'ils auraient pu en comprendre, lorsqu'elle se garait illicitement. Si l'on peut s'interroger sur le rapport qu'entretient cette femme avec la loi, il n'en reste pas moins que ce message comporte une identité limitée au nom d'une maladie, un traumatisme corporel, une date.

Il est donc à remarquer que nombre de maladies psychosomatiques donnent lieu à l'attribution de signes distinctifs sociaux.

Ce sont de véritables cartes d'identité de la maladie que les patients doivent porter en permanence sur eux. Sont mentionnés, des noms de médecins, d'hôpitaux, de centres spécialisés; des noms de traitements à ne pas interrompre ou encore d'autres qu'il ne faut sous aucun prétexte administrer. Ceci est particulièrement le fait des maladies des glandes endocrines et des allergies.

Ce sont également des lieux de soins et de traitements, de cure, qui regroupent des patients atteints de la même affection; eczéma, asthme, tuberculose, rhumatismes.....

À des rituels thérapeutiques particuliers

Depuis l'asthmatique et ses bouffées de ventoline, au diabétique et ses injections d'insuline, à rapprocher des régimes alimentaires très spécifiques et contraignants. Et que penser des implants, du cathéter-ombilic pour mettre au repos les intestins de l'iléite?

À des modifications physiques du malade

Modifications qui entraînent un changement dans sa présentation, dans sa physionomie.

C'est le cas de toutes les dermatoses, des maladies endocriniennes (avec le virilisme, la "bosse de bison", les vergetures du cushing; la colère figée selon l'expression de Trousseau du myxoedemateux; le leontiasis ossea et les déformations osseuses de l'acromégale; les altérations de la peau et du système pileux du thyroïdien) mais aussi les déformations ostéo-cutanés du lupus et des collagénoses.

DES SYMPTOMES A VOIR

Quand un enfant naît, il est soumis à deux contacts contemporains. Celui de l'air qui envahit les cavités pulmonaires jusque-là collabées, air qui vient également modifier ses perceptions auditives. Celui du toucher qui par le contact cutané constitue le premier rapport corporel à l'autre. Simultanément s'ouvre le monde des odeurs et par le contact de la bouche au sein, celui de la vie digestive. Il n'est pas étonnant dès lors de remarquer que, avec l'insomnie, l'essentiel des réponses somatiques du nouveau-né concernent la peau (érythème, eczéma) ou des substituts; tissus recouvrant la surface de parois (otites), épithéliums des arbres respiratoires (asthme, rhinopharyngite), digestifs (vomissement, mérycisme, colique, diarrhée). Voies de somatisations "obligées" que ces atteintes de surface étendues qui mettent en relation le nouveau-né à son nouveau milieu.

Avec le développement de la pensée, de la vie fantasmatique et la possibilité de métaboliser les conflits une multiplicité de réponses somatiques apparaîtra. Cependant beaucoup resteront liées aux dysfonctionnements de ces appareils relationnels, témoins de ce premier rapport à l'autre. Chez l'adulte, on retrouve les mêmes types de focalisation dans les "sept" maladies psychosomatiques princeps (asthme, tuberculose, eczéma, psoriasis, ulcère, maladie de Crohn, recto-colite hémorragique) mais aussi pour certaines maladies métaboliques et endocriniennes dont je rappelais plus haut la soumission au siège cérébral des émotions.

L'évidence du symptôme corporel est d'être à voir, même si il masque sa cause. Si le symptôme psychosomatique se différencie de son homologue hystérique pour échapper à l'interprétation psychanalytique, il ne résiste pas à la pulsion scopophile médicale car, si il ne peut être vu directement, il sera l'objet d'une visualisation technologique, avide, répétée, qui s'appelle: artériographie, radiographie, encéphalographie, tomographies, scintigraphies, recto.. arthro.. colo.. fibro.. endo....(on pourrait également citer toutes les scopies).

A la différence de son homologue hystérique le symptôme psychosomatique, me paraît vouloir se soustraire, se cacher, au regard qu'il suscite.

V) DES EMOTIONS ET DU NOMBRE

Le nucléus propre à toute névrose est par la découverte freudienne, lié aux fantasmes, à l'inconscient et à la structure même du langage. La conversion psychosomatique qui peut survenir quelque soit la structure psychopathologique du sujet pourrait donc être à comprendre comme une empreinte, une marque numérotée, codifiée selon un ordre mathématique, peut-être basique. Il serait à rapprocher, par rapport au développement psychique du nouveau-né, de ce que les observations de l'école psychanalytique kleinienne ont pu mettre en évidence, avec d'autres, des réactions émotionnelles selon la présence ou l'absence de la mère; le chaud/le froid, la satiété/la faim, le plaisir / le déplaisir... l'enfant découvrant aussi alors sa soumission au désir de l'autre (Aulagnier).

Cette hypothèse d'une codification pourrait expliquer cette alternance entre les réponses psychopathologiques et les réponses psychosomatiques dans des conditions telles que l'une des séries paraît se substituer à l'autre. Ce

"*balancement psychosomatique*" (Baruk) a aussi été constaté lorsque le sujet a été victime d'un traumatisme corporel (accident, amputation...voir sur ce sujet N.Abraham, les thérapeutes familiaux).

Elle rendrait compte de ces fameuses "dates anniversaires" si souvent observées qui inaugurent une rémission soudaine de la maladie tout aussi intempestivement qu'un nouvel accès; dates anniversaires qui sont toujours une inscription du sujet dans sa lignée. [Idée d'une régulation-somato-psycho-statique]

Cette codification serait donc à lire, et peut être plus encore à déchiffrer, ce qui va nous amener dans les chapitres suivants à étudier comment l'idée de nombre vient à l'enfant à la rapporter à l'organisation des fantasmes originaires, et comment et par quels moyens, en des questions à nouveau plus anthropologiques, l'homme, dans l'histoire de l'humanité en est-il arriver à compter ?

"Un épisode de la mort du moi, prélude à la mort tout court", écrivait Fain et Marty en 1964(32). La question que se pose le patient psychosomatique ne serait-elle que l'une des déclinaisons possibles de la question shakespearienne: incorporer de ce "ne pas être" "en son "être", n'est-ce pas la meilleur façon de se compter comme vivant.

COMMENT UN ENFANT APPREND À COMPTER JUSQUE A TROIS...FABLES

Au tout début on ne sait pas; l'enfant est au corps de sa mère et puis il y a un moment où il est là, il faut bien supposer quelque chose, il existe, il bouge, il crie, il pleure, et cet enfant est déjà l'objet d'une première traduction: il a faim, il a sommeil, il est mouillé... et là on imagine une dyade, une unité-duelle, un corps à corps, indistinction originaire ou le " $1+1=1$ ", le nourrisson ne faisant, ni la distinction entre lui et sa mère, ni le partage entre ses éprouvés physiques et psychiques: phase de narcissisme primaire ou pendant quelques temps l'alternance sommeil/éveil correspond à un cycle d'oppositions réduites: faim/satiété, froid/chaud, plaisir/déplaisir.

Les expériences de déplaisir de frustration, seront vite associées à la solitude, à la perception de l'absence de la mère, de sa voix pour apaiser, de son réconfort. Cette absence sera le modèle de l'insatisfaction originaire, césure à laquelle sera rapportée toute insatisfaction même celle née d'un désordre physiologique interne. "*C'est dans la perception de son absence que l'enfant détache progressivement du corps, au profit d'une activité de pensée, la maîtrise de la frustration et de la satisfaction de la pulsion.*" (M.C. Célérier 19 p.20). La reconnaissance de l'altérité de la mère est secondaire à ses premiers vécus, ou désormais " $1+1=2$ "

Puis, ces expériences d'insatisfactions primaires liées à l'absence maternelle, vont être associées à ce qui l'accapare elle, et entre autres, cet autre là, le père avec ce qu'il apporte comme nécessité à renoncer à toute illusion d'un retour à cet avant, de part la parole qu'elle lui reconnaît.

Dans ce elle avec lui, et dans le souvenir de ce moi-elle se projettera le fantasme de scène originaire, représentation du trois, vision inaugurale du triangle et de l'interdit oedipien. Avec le trois se précipitent tous les autres chiffres. Ainsi l'enfant apprend à compter par renoncements, par deuils successifs, avec leurs cortèges de douleurs, d'angoisses d'annihilation et de castration.

PENSER COMPTER MOURIR

Nous nous retrouvons avec la nécessité d'articuler plusieurs séries de questions. D'un côté, le phénomène psychosomatique peut être appréhendé comme une marque de mort sur le corps, marque destinée à être vue et donc soumise au regard des autres et, qui concerne donc également une notion de classe, le fait de compter. De l'autre, nous venons de voir comment on apprenait à compter, de ce $(1+1=1)$ à ce $(1+1=2)$, au (3) dont je rappelais le lien au fantasme de scène originaire qui s'organise de façon essentiellement visuelle.

Ceci m'amène : à interroger les relations entre quatre termes:

- Le fait de voir (pulsion scopique)
- Le fantasme de scène primitive (visuel)
- Une marque sur le corps (pour être vue)
- Le fait de classer, de compter, de tenir une comptabilité.

A_ proposer la construction suivante :

La première fois que le petit homme pense, c'est pour dénombrer; recensement originaire qui lui permet de différencier ce qui se passe autour de lui. Cependant cette organisation classificatoire originaire ne se fait pas sans angoisse dans le constat pour l'enfant d'une séparation définitive d'avec sa mère, angoisse d'annihilation qui comporte une première représentation de la mort.

L'infans devra également intégrer l'obligation de tenir compte de la différence sexuelle ou le $(1+1)$ du couple parental peut s'écrire comme $(1'+1'')$ avec $1'\#1''$, intégration tout à fait insupportable car l'accepter oblige à renoncer à la toute puissance narcissique de l'indivision originaire. Car il faut à tout prix pour que (1) existe qu'à un certain moment $(1'+1'')$ fasse (1), et ce (1) là, c'est l'enfant qui compte. Tout (1) est forcément d'avoir été $(1'+1'')$ dans le sens où (1) ne peut être tout court ou en d'autres termes il ne peut y avoir du (1') ou du (1'') sans du $(1'+1'')$ qui lui précède. Constaté ce (2) extérieur à soi avec $(1'\#1'')$, c'est-à-dire pouvoir penser ce (3) est l'évidence d'une dépendance à quelque chose "d'extérieur à soi" et "d'antérieur à soi", évidence dont le corollaire est la reconnaissance d'une possible entropie, d'une disparition probable, d'une mort imaginable. Cet acte de penser-compter la vie est un acte de mort.

La lésion psychosomatique serait-elle la "marque chiffrée" dans le corps de ce fantasme originaire, représentation de ce décompte impossible que serait la représentation visuelle de la scène originaire (3)?

AUTRE FABLE MAIS PHYLOGENETIQUE : COMMENT LES HOMMES ONT-ILS APPRIS A COMPTER

Il est peu d'hypothèses phylogénétiques qui tels les bons vins vieillissent bien. Beaucoup d'entre elles, novatrices à leur époque sont maintenant désuètes sinon obsolètes (voir sur ce sujet les critiques de Laplanche sur les constructions phylogénétiques freudiennes). Les études actuelles qui associent des disciplines très diverses permettent cependant d'ordonner certaines grandes acquisitions dans le processus d'hominisation.

Si l'on retourne à l'étude phylogénétique proposée au début de ce travail : que penser de cette articulation entre les quatre termes précédemment dégagés:

voir, scène primitive, marque corporelle, et compter?

On peut légitimement admettre que ces marques cutanées sont classificatoires et qu'elles ont contribué à sortir l'humanité du flou de la horde primitive pour l'organisation des premières formes de groupes sociaux desquels émergera ensuite la notion d'individus. La première façon de compter c'est par comparaison écrit Warusfel (80) et il a bien fallu que les individus puissent se différencier les uns des autres avant même la possibilité de se nommer. Ces marques indélébiles ont-elles été les premiers signes pour différencier les êtres? S'agit-il d'une mère en mal de différencier ses petits trop rapidement confondables avec les autres pour reconnaître ce même qui sortait de son corps ou, s'agit-il d'un mâle, du géniteur, du chef, première marque du Nom du Père, ou a t-il, par l'antériorité du geste scriptateur maternel pu le reprendre à son compte et dès lors asseoir son pouvoir?

Si l'on se réfère aux hypothèses des historiens, la datation de l'idée de paternité est relativement récente et remonterait au Vème millénaire. Pour Dupuis (28) elle correspond à la sédentarisation des groupes nomades, à la pratique du stockage alimentaire et l'élevage contrôlé comme en témoigne les changements observés à cette époque dans les rites funéraires. (Cette idée est critiquée par J.Paul Valabrega qui ne pense pas que l'on puisse assigner une origine précise à cette question sinon à vouloir faire entrer un mythe dans l'histoire).

Changements qui se situeraient pour Leroi Gourhan entre 8000 et 6000 ans avant notre ère (46). Pour cet auteur, l'apparition du langage, des premiers signes vocaux, pourrait remonter à plusieurs centaines de milliers d'années et serait contemporaine des premiers vestiges actuellement retrouvés qui témoignent d'une volonté gestuelle déterminée, réfléchie "Le Chopper". Il a fallu alors beaucoup de temps pour qu'apparaissent les premiers témoignages de l'art graphique (-35000 ans). Ce sont des cupules ou des séries de traits gravés dans l'os ou de la pierre dont l'agencement régulier est la preuve des manifestations rythmiques les plus anciennement retrouvées et selon les hypothèses toujours très prudentes de Leroi Gourhan pourraient être liées à des vocalises incantatoires (46). L'avis des mathématiciens sur ce type de marques est également intéressant à connaître. Elles sont considérées comme des moyens de calcul par correspondance bijective comme le modèle plus connu de la boîte vide et de la boîte pleine de cailloux, ou encore les encoches que l'on retrouve sur les bâtons des bergers. Ce système, apparenté à un système comptable a pu être rapproché par Leroi Gourhan des "churinga" australiens, plaquettes de bois ou pierre gravées de motifs abstraits, sorte de chapelet primitif.

Pour les préhistoriens, il ne fait pas de doute que le graphisme c'est d'abord organisé à partir des signes rythmiques et non des formes, les premières représentations figuratives étant plus tardives. Cette évolution de l'abstrait (signes, points) au figuratif semblable à celle décrite plus haut pour les marques cutanée égyptienne et japonaise, va donc dans le même sens que les observations et hypothèses des ethnologues (J.Th. Maertens).

L'art figuratif sera à son début plus proche d'une écriture, d'une transposition symbolique sans liant descriptif, support d'un contexte oral perdu. Le thème le plus fréquemment répandu est l'affrontement complémentaire du bison et du cheval lié à des représentations d'hommes et de femmes ou à des symboles les figurants. Leroi Gourhan a nommé "mythogramme" ces premières figurations

plus proches de l'idéographie que de la pictographie car, c'est dans un contexte oral coordonné et dont l'assemblage symbolique des figures reproduit spatialement la valeur qu'il faut comprendre le sens de ces mythogrammes. Ils sont un mode d'expression de la pensée rayonnant voire pluridimensionnel, d'un symbolisme cosmique et, ce mode d'enregistrement serait antérieur à tout autre type d'écriture. Ainsi: *"Le système des représentations organisées de symboles mythiques et celui d'une comptabilité élémentaire semblent se conjuguer à un certain moment, variable selon les régions du globe, pour donner naissance aux systèmes d'écriture sumériens ou chinois primitifs ou les images empruntées au répertoire figuratif ordinaire subissent une simplification intense et se rangent à la suite les unes des autres. Le procédé n'assure pas encore de véritables textes, mais permet des dénombrements d'être vivants et d'objets."* (46 p.279) L'idéogramme chinois resterait par sa possibilité d'évocation de schèmes multidimensionnels diffus le plus proche de cette notation mythographique.

L'écriture en sa première utilisation aurait donc été numérique, une affaire de marchands et de comptables, dès que l'on a pu stocker les céréales et élever le bétail. C'est aussi l'avis du linguiste Hagège qui souligne l'importance d'une évidence quant au principe même d'une écriture: *"Une numération de position suppose un alphabet de chiffres et un ordre de succession écrite"* (40 p.73).

Si la première écriture a été une écriture comptable nous en trouvons une curieuse résonance avec l'étymologie du mot nombre: du latin numerus, du grec nemo (racine sanskrite) qui signifie à la fois partager et paître ! Dupuis (28) soutient l'hypothèse que parquer les animaux mâles auraient pu être séparés des femelles et de leurs petits et que la reproduction se serait ainsi tarie amenant dès lors un constat d'évidence dans la procréation. Ceci m'amène à construire une nouvelle petite fiction. En ces enclos que l'on est obligé d'admettre comme étant originairement communautaire, est-ce que les hommes se sont octroyés le geste scriptateur initialement appliqué sur le bébé humain par les mères, afin d'identifier leurs biens, leurs bétails, jarres de céréales....pour ensuite inscrire dans la chair de leur enfant ce que parallèlement ils découvrent quant à leur fonction reproductrice. Différents scénari sont bien surs imaginables mais, si les sociétés matrilineaires sont reconnues comme antérieures aux patrilinéaires, le marquage de l'homme sur l'enfant, du "père" sur son "fils", fût peut-être la première façon de pouvoir le reconnaître comme sien et d'asseoir alors socialement, extensivement, filialement son rôle dans un groupe social dont le devenir s'orientera alors plus majoritairement vers les sociétés patrilinéaires. Avant l'idée de paternité les individus ne pouvaient sans doute que très mal se différencier les uns des autres (les appellations de frère, de soeur, oncle.. ne peuvent préexister à la prohibition de l'inceste sinon sous forme de classe d'âge). Pour sortir de ce socius primitif, et avant même de pouvoir nommer qui est qui, une marque inaltérable a pu être le moyen de distinguer les individus par rapport à la fonction paternelle. Marquer c'est nommer, il n'y avait pas d'autres moyens possibles, et si l'idée de trocs et d'échanges était antérieure, dès lors une véritable révolution comptable devait surgir, l'écriture, le dénombrement.

VI) POUR EN REVENIR A LA CLINIQUE

Du « faire comme » de la conversion hystérique au « être comme » conversionnel du psychosomatisant, un certain nombre de points signifiants

repérés au cours de ce travail devrait pouvoir éclairer la compréhension du phénomène psychosomatique et la possibilité d'une orientation interprétative dans la conduite de la cure.

Il s'agit, on l'aura deviné, de l'apparition de signifiants élémentaires, classificatoires, partitifs, alternatifs, qui sous la forme, de chiffres et de nombres, de dates et de calculs, de lettres isolées, de mots simples, signes, prénoms ou noms de famille, noms de lieux, inscrivent le sujet dans sa lignée, à considérer également leurs déformations, anagrammes, amputations, synonymies... mais associés aussi à des idées d'oppositions, de contrastes, de changements, de ruptures, de phases.

Le psychosomatisant serait-il fixé à une pensée pythagoricienne ou les nombres antérieurs aux choses par leurs combinaisons peuvent désigner la justice comme l'âme, l'intelligence comme le ciel ?

LES SIGNIFIANTS DATAUX

Leur importance avait déjà été relevée par J.Guir mais par une méthodologie radicalement différente puisque cet auteur travaille à partir de l'établissement de génogrammes et à la suite d'entretiens particulièrement investigateurs.

Ils concernent le sujet en rapport :

- à son histoire personnelle : naissance, fête, baptême, fêtes religieuses, maladies, opérations, séparation précoce, accident, passages de classe, examens....
- à son histoire filiale : parent, puîné, collatéraux, fils ou fille au même âge....

LES CHIFFRES ET LES NOMBRES

Au-delà de leur symbolisme propre, ils peuvent sous la forme de calculs, d'opérations élémentaires, apparaître comme déterminants dans les propos comme dans le contenu manifeste des rêves du patient; à considérer avec la même attention ce qui peut concerner les horaires, les dosages et les posologies des médicaments, chiffres des constantes biologiques médicales, les poids et les mesures, les pourcentages.

Pour illustrer cette question, j'ai choisi de vous rapporter quelques cas cliniques tirés de la littérature psychanalytique, sans pouvoir faire, bien sur, une quelconque construction interprétative, mais tout en pensant qu'il ne s'agit certainement pas de hasard.

-Je commencerai par l'un des plus connus d'entre tous; l'homme aux loups, à remarquer l'importance accordée, à la suite de Freud, à la symptomatologie conversionnelle sinon hypocondriaque. J.Paul Valabrega remarquait en 1980 le symptôme de "constipation hystérique" qui amenait l'homme aux loups sur le divan de R.M.Brunswick avec le problème de la collecte qui allait s'en suivre. A la même époque N.Abraham et M.Torok, à partir du symptôme nasal, le lupus séborrhéique, construisaient leur Verbière autour de quelques signifiants et leurs allosèmes dont le fameux "tieret" et les deux lettres romaines "V" et "I", tour à tour celles de la pendule et de la 5ème heure, celles de la braguette et du pénis en érection, du papillon à la queue d'aronde, lettres qui deviennent l'emblème de la soeur dans l'interprétation proposée du rêve aux loups. S. Leclair (45) avait lui aussi commenté le statut particulier de la lettre-chiffre "V", ressort efficace du

code inconscient de l'homme aux loups dont il n'oublie pas de nous rappeler les symptômes psychosomatiques de la petite enfance. Lettre perçue comme le stigmaté de plaisir, inscription, trait, dont le propre est de pouvoir être détachée tel un objet, du corps sur lequel il est marqué.

-J.P.Valabrega en 1965 (73) nous présente le cas d'un patient originaire d'un pays du Moyen-Orient qui souffre d'une recto-colite hémorragique. Il rapporte que son patient c'était mis à composer des tableaux et des graphiques sur lesquels étaient inscrits, le nombre de selles, la température ambiante, le degré hygrométrique... alors que plusieurs fois des périodes significatives de trois mois, puis des périodes de latence d'un mois sont rencontrées, fait que l'auteur ne peut élucider complètement.

-La patiente de M.C.Célérier (19), Colette est également atteinte d'une recto-colite hémorragique. Je cite ce qu'elle répond à des questions qui lui sont posées par un médecin. *"Elle répond au premier qui lui demande combien de fois elle a été à la selle ce jour: quinze; au second qui lui demande ce qu'il en résulte: trois fois rien." "Enfin survient une poussée de fièvre à 40°, et un syndrome inflammatoire visible dans les examens biologiques." "Comment Colette, à quarante cinq ans, avec une poussée de colite inflammatoire relativement peu importante, est-elle parvenue à se condamner en moins de six mois, à une iléostomie définitive?" "Dans les suites opératoires, Colette perd encore dix kilos." "En trois mois elle reprendra les dix kilos." "Dix fois par jour elle s'occupe de sa stomie."*

-Le patient de J.Mac Dougall (50 p.157-177), Tim est un cas où le signifiant quarante est déterminant. Je cite *"A ma question: quarante ans...c'est quoi?" Il répondit:"Et bien quand j'étais jeune je me suis toujours dit que je ne vivrai pas jusqu'à quarante ans. Après quarante ans, c'est du rab!" "Du rab?" Bien tardivement, l'idée me vint de lui demander à quel âge était mort son père. Il chercha un bon moment." Voyons...c'était l'été. Tiens oui, il avait juste quarante ans!"* (p.164). Peu après ce patient fait un infarctus du myocarde. A la reprise des séances quelques mois plus tard ce symptôme apparaît dans son discours. *«Vous savez, je ne voulais pas le dire, mais je suis arrivé maintenant à fumer deux paquets par jour, exactement comme avant mon infarctus.»* (p.173) (20+20=40, c'est moi qui souligne). Deux paquets par jour, la crainte d'un deuxième infarctus, le père grand fumeur et asthmatique que la mère n'empêchait pas de fumer, autant d'éléments dont l'analyse permettra la résolution symptomatique de ce tabagisme.

-La dernière vignette clinique que j'ai choisi de rapporter est extraite du dernier livre de Sami-Ali (67) à propos de son patient René, diabétique et aveugle et qui finira par mourir d'une insuffisance rénale. La prégnance de formules mathématiques, statistiques, d'équations corporelles, amène l'auteur à s'interroger sur la possibilité d'un délire d'interprétation qu'il ne retient pas pensant qu'il s'agit surtout de rationalisations abstraites. Je cite quelques unes de ces recherches d'équivalence, de ces mises en équation: A propos de la boule, représentation de la pensée; *"Je dis que 17% du volume de cette boule peut être utilisé chez un individu...Je fais travailler mon cerveau plus qu'à 17%...J'aurai utilisé 25% de ma boule et même d'avantage....Ce volume égal à 17% chez*

l'individu normal était de 30% chez moi." (p.54) Plus loin il est question de la répartition des sept forces ou pouvoirs au niveau cérébral, forces réparties entre la droite et la gauche. Encore plus loin: "J'attribue des valeurs relatives: l'homme a besoin d'aimer à une force 7, a besoin d'être aimé à une force 5....Un enfant mâle, pour arriver à être soumis à ces deux valeurs, 5 et 7,.... »

LES NOMS

Nom propre et prénoms, noms de lieux familiers, noms de médicaments, noms de médecins, de thérapeutes...initiales, peuvent d'une façon ou d'une autre, par assonance, déformation linguistique, phonèmes communs, concernés, à l'égal d'autres mots, le corps propre ou l'organe, la fonction lésée, à y intégrer aussi l'holophrase telle que P.Luquet a pu la définir. J'emprunte à J.P.Obadia (58) l'exemple clinique qui suit, il s'agit du premier rêve d'une patiente atteinte de recto-colite hémorragique et dépressive: *"Je voyais la lettre A, A majuscule, suivi de 11, 11, 11, 11." L'auteur appelé "O B" (serviette hygiénique) par sa patiente pense saisir une reprise du processus de symbolisation. L'hémorragie anale par ce "11" renvoyant aux 11 ans des premières règles, rêve associé à la charge libidinale et sanglante de l'hymne patriotique: " all/ons/enfants.. ", lui-même associé au patronyme de l'analyste. (On peut également voir dans hymne un anagramme de hymen).*

LES ALTERNATIVES

Elles peuvent être présentes de différentes façons, déjà parce que le sujet peut avoir été soumis lui-même à ce type de discours ou les mots finissent par perdre leur sens, voir sur ce sujet le livre de Fritz Zorn : Mars. Elles témoignent d'un impératif à ordonner les choses et le monde en deux classes, manichéisme du bon et du mauvais, du pur et de l'impur. Elles peuvent apparaître sous forme d'oppositions, de balancements, d'oscillations, de contrastes. Je rapporterai à ce propos le rêve d'une patiente présentant une problématique névrotique et atteinte d'une furonculose au cou chronique depuis l'âge de seize ans. Le signifiant toilette a été depuis un an d'analyse décliné sous toutes ces formes à partir de ces souvenirs, rêves et associations. *"Elle est avec sa mère et entre dans un magasin de prêt à porter, celle-ci voulant lui offrir un cadeau pour sa fête. Elle est attirée par un pull-over blanc à manches longues, mais sa mère préfère lui offrir un corsage noir, bustier qu'elle essaie et qui lui laisse voir ses seins."*

Ces alternatives sont le fait de pulsions partielles non refoulées mises en scène par des images très proches du vécu corporel; violence de clivages archaïques non sans impact sur le vécu contre-transférentiel qui est à comparer à ce que J.M.Dougall a défini comme le transfert osmotique. Il est par ailleurs possible de rapprocher de ces considérations les situations d'impasse décrites par Sami-Ali (68) ou le conflit névrotique, « a ou non-a », est redoublé du, « ni a, ni non-a », qui laisse l'enfant dans une alternative insoluble, condamné quoiqu'il fasse. Tandis que J.Caïn (15) s'est attaché à décrire les formes d'inscription du temps dans le corps. Il en reconnaît trois: le rythme, la répétition, l'usure, dont le propre est représenté par un caractère de discontinuité, par l'alternance et la coupure.

LES REPRESENTATIONS TRANSITAIRES

J.P.Valabrega décrit des fantasmes inconscients très primaires qui concernent le corps réduit à des oppositions contenant-contenus; représentations foetales, fécales, dont l'apparition dans la cure peut inaugurer le remaniement des fantasmes corporels conversionnels (Fonctions transitives). Elles ne peuvent apparaître sous la forme de signes verbaux ou idéographiques et l'auteur les situe comme antérieures au pictogramme de P.Aulagnier qui est déjà inscrit (selon lui) dans le fantasme. Il s'agit d'éprouvés sensitifs très archaïques le plus souvent exprimés et décrits par les patients en termes visuels, mais il peut s'agir également de sensations corporelles, tactiles, olfactives, voire auditives. Elles laissent apparaître une opposition entre un contenant et un contenu alors que les contrastes entre l'enveloppe externe et l'objet interne sont flous, non accentués, les limites peu différenciées, des retournements en doigts de gants accentuant encore cette mauvaise différenciation. Ces cénesthésies, voire ces cénesthopathies, par leur appellation de représentations sont à rapprocher des représentations de choses de S. Freud mais par leur impossibilité à être nommées seraient en attente de sens, d'être signifiancées. L'auteur s'est interrogé sur la difficile question du statut des éprouvés sensoriels les plus précoces, intra-utérins, à savoir s'ils étaient aussi organisés sous formes de représentations.

Dans le sens des signifians classificatoires, élémentaires, alternatifs, que nous avons repérés, ces représentations transitives, en leur opposition contenant-contenu, seraient parmi les plus primitives et se rapprocheraient de la perception de ce "1-2" encore mal différencié en ce temps où le corps psychique de la mère vient à contenir ces perceptions primaires d'individuation.

VII) PREMIERES HYPOTHESES CONCLUSIVES

On retrouve là cette idée d'une cartouche mais, qui ne livrerait pas uniquement le nom propre mais enfermerait un rébus de mots, noms, chiffres et nombres, contrastes perceptifs et sensoriels, qui oscilleraient pour une part vers ce "3" paternel, pour une autre seraient retenus au "2" maternel.

Il faut donc considérer, ce qui peut paraître finalement comme une évidence que, plus l'on s'écarte du mode conversionnel hystérique pour remonter à des modes d'expression précoces d'une souffrance mettant en scène le corps, plus l'on se rapproche donc de problèmes et de fantasmes originaires, mise en cause de l'individuation même du sujet, et bien plus les signes psychiques pour exprimer cette souffrance et qui en gardent la trace apparaîtront sous la forme de représentations réduites élémentaires, abstraites, voire punctiformes en lesquelles les signifians chiffrés ne seront pas absents.

En ce sens les représentations élémentaires de J.P.Valabrega sont proches des signifians formels de D.Anzieu, des signifians de démarcations de G.Rosolato (63) et encore de ce que A.Missenard (55) a décrit dans les enveloppes du rêve comme signes élémentaires; traits, cercles, formes géométriques.

Nous pouvons de fait imaginer selon leur ancienneté un mode de complexification progressif de ces représentations originaires.

Au plus précoce, en un point vectoriel ultime, la représentation psychique d'une souffrance archaïque et corporelle sera sous la forme d'une écriture rythmique, représentation proche de ces idéogrammes de la préhistoire de l'humanité,

expression de l'intégration du pulsatile biologique au rythme cosmologique. Cela pourrait être à l'extrême des contrastes sensoriels, oppositions figuratives de courants, de fluides, alternances olfactives, pulsations, rythmes. Le prototype le plus simple étant représenté par l'alternance basique, binaire, " 0, 1, 0, 1, 0, 1, 0....", constellations de points, spirales, scintillements, représentations abstraites qui sont à comparer aux phénomènes hypnagogiques de Isakower et du "blank screen" de B.D.Lewin, si souvent cités.

Si l'on s'éloigne de ces représentations les plus originelles, les plus matricielles, à l'autre extrémité vectorielle des conversions psychosomatiques, plus proches d'une possible mise en scène inconsciente du scénario originaire pourront apparaître des représentations déjà plus organisées, plus figuratives, complexifiées et prises par le langage en lesquelles une trace de l'inscription du sujet dans sa lignée pourra se manifester.

Le statut du fantasme originaire représentant une possible ligne de démarcation avec les conversions génitales hystériques. Le fantasme inconscient bisexuel de l'hystérique serait donc la question de son désir de participation à cette scène tandis que le psychosomatisant resterait au bord, en marge de ce rite de passage, de cette initiation symbolique, de cette épreuve de mort que représente l'intégration du dit fantasme en ce que nous avons vu en quoi elle impliquait pour le sujet de se reconnaître comme mortel. Refusant cette initiation douloureuse qui le ferait reconnaître comme mortel, il reste fusionnellement accrocher au groupe des femmes, du monde maternel et des soins, et incorpore paradoxalement cette mort en lui. Les symptômes de sa maladie le replongent répétitivement dans un monde sensoriel, alternances affectives basales qui sont comme une blessure qui saigne en permanence, stigmates d'une déchirure ombilicale jamais cicatrisée. Car si il se détourne, se voile les yeux, sur cette représentation sur laquelle il achoppe et qui est devant lui, ce qu'il fuit ne fait que le renvoyer à un avant tout aussi dangereux, menaçant et engloutissant. Notre propre mort ne nous est pas représentable et en son inconscient chacun est persuadé de son immortalité. Est-ce que cette marque de la mort en soi que représente le symptôme psychosomatique est une tentative pour se préparer à la mort corporelle, biologique, pour l'échec même de pouvoir, comme pour tout un chacun, la symboliser.

Je terminerai ce chapitre par quelques remarques:

-Les premières sont un dernier retour aux scarifications rituelles. L'effraction de l'enveloppe corporelle correspond à une praxie, plusieurs fois répétées d'incorporation, en trois temps. Le premier est celui du geste scarificateur qui ouvre sur l'intérieur du corps, sur le monde interne. Le second est celui de l'enfouissement de particules externes différentes selon les régions. Le troisième est celui de la cicatrice-fermeture. Une triple analogie tripartite m'est apparue comme une évidence, avec l'acte sexuel, le rite funéraire, en rapport inverse avec le processus même de la naissance. L'incision cutanée et le dépôt de matières externes sont une figuration de l'ouverture labiale du vagin et du dépôt de sperme. Or le rite funéraire, autre pôle de la symbolisation, correspond à un même déroulement en trois temps; ouverture de la terre-mère, dépôt du cadavre préalablement préparé (embaumement, peinture à l'ocre des squelettes des sépultures du néolithique, toilette funéraire), et ensevelissement, fermeture

du corps-terre-mère. Avec l'homologue oral, on a donc en chacun des cas, une ouverture-fermeture autour de l'inclusion d'un objet. Cette volonté d'ouvrir la peau doit être comprise comme le désir de voir, dans le sens de connaître et de comprendre, ce monde interne, cet au-dedans de la vie, mais plus encore, face à cette énigme de la vie et de la mort, de la naissance et de la perte du corps, connaître cet avant la vie et ce qu'il y a dans cet après la vie, comme mort dans la vie. Le sens de ces incorporations de particules est à comprendre comme la représentation, condensation symbolique de cette mort dans la vie, et de cette vie dans la mort, dans un cycle rituel qui se perpétue, décalé à celui des naissances et des morts, fonction relais dans la succession des générations, contraction temporelle où au delà de la douleur de la perte de l'objet (rites de deuil), c'est de sa propre réincarnation que le sujet essaie de s'assurer (rites classificatoires) dans la pérennisation, par l'impossibilité de penser réellement sa mort propre.

-Les secondes sont liées à la lecture récente du livre S. Breton (13). Y'aurait-il donc à considérer une opposition fondamentale entre, d'une part la conversion hystérique qui, du côté de la représentation serait en ce que le signifiant et le signifié ne sauraient se confondre, symbolique, et, d'autre part, la conversion psychosomatique qui s'accommoderait d'une définition du signe. Signe au sens ou signifiant et signifié sont en lui identiques, interchangeable et réversibles. (C'est la définition du symptôme chez M.Foucault). Signe, pure signification qui appelle le sens, ce qui nous ramène donc à des questions plus anthropologiques puisque ce n'est pas sans évoquer comme le souligne Breton le rôle du fétiche dans la pensée rituelle. Dans un monde sans la lettre le rituel produit des signes sans écriture. Le signe est écrasé par le rituel fétichiste qui tend vers une ritualisation de l'existence. Le rituel ne dit pas son contenu ni le signifie, il le signale. C'est une image dont le sens est donné d'un coup mais qui garde une dimension d'opacité de secret et qui fonctionne selon une loi d'échange, de circulation, de répétition. Ne pourrait-on pas alors considérer que dans le phénomène psychosomatique, le symptôme, l'organe lésé, serait l'objet d'une fétichisation du corps propre, en une enclave. Avant d'aller plus avant dans cette hypothèse, il me paraît important de rappeler comme le propose J.Cain (15) la différence de signification entre signe et symptôme au sens médical. Phénomène visible qui signale un autre phénomène pas visible, le signe est signe de quelque chose, c'est la marque conventionnelle d'autre chose alors que le symptôme porte le sens de ce qu'il signifie. Ne devrait-on pas alors à propos du phénomène psychosomatique parler de signes plutôt que de symptômes, sans adhérer pour autant au paradoxe soutenu par l'école psychosomatique que le symptôme psychosomatique serait bête, qu'il n'aurait pas de sens, ou encore selon certains discours lacaniens qu'il serait pur énigme "Ee"? Et qu'est ce qu'il en serait de cette notion de circularité et d'échange propre au rituel à l'appliquer à la psychosomatique, ou encore, à quelle loi d'échange adhère le psychosomatisant? Si c'est par la recherche de son sens, la sémantique, que le signe devient symptôme, ne peut-on séparer le psychosomatisant de cet Autre-mère-soignant et, doit-on surtout interroger ce qui se passe au niveau de cette relation? Le sens premier du symptôme s'inscrirait en sa ritualité même, par ce qui le lie à l'autre; déclinaison rythmique de la relation à la mère? Je te livre mon corps afin que tu continues à me prodiguer tes soins. À toi médecin, je prête cette partie de moi, je la soumets à ta pulsion scopophile, à ton désir de connaissance, à ton œil

mécanique, à ton regard d'un voir sans le dire. Mon corps, je le fais malade, pour l'offrir à ta jouissance qui est aussi la mienne, afin que je me souvienne de cet avant, moi qui ne supporte pas cette mutilation de toi, qui ne supporte pas cette mutilation de moi. Ce corps malade sera notre porte-drapeau, notre emblème, le témoin de notre liaison et de ma perte que tu n'as pu assumer.

Ceci ouvre à quelques dernières remarques sur des questions jusque là inabordées. Il s'agit de la problématique de la souffrance sinon de la jouissance car, si une lésion peut rassurer le malade qui craint avant tout la folie innommable (J.P.Valabrega) et apporter quelques réconforts narcissiques aux médecins, si la douleur peut faire sens à constituer le plaisir de la personne aimée, nous sommes face à la fonction identifiante de la souffrance au coeur de la notion du masochisme primaire et de cette énigme de la pulsion de mort.

VIII) VERS UNE THEORIE DE L'ICONE PSYCHOSOMATIQUE

Le signe, le signal, le seing, l'insigne, l'enseigne; la marque, l'indice, le symbole, et puis ...et puis autant de termes qui signifient, mais quoi?

Pour l'origine grecque du sêmeion, je renvoie au travail de J.P. Valabrega; mais que reste t-il du De Signis romain de Cicéron contre Verrés qui a raflé les objets d'art (statua)?

Le signe latin, se voudra d'abord militaire; [c'est l'enseigne du manipule romain; Le Signifer-porte-étendart; Le signa ferre-se mettre en marche; signa constituere-faire halte; signa inferre - attaquer après Le Dare Signum - donner le signal, des auspices divins.] Il est conçu pour faire sens (stratégie), par le voir (étendart, insigne) ou l'entendre (tambours et trompettes) là où les sens humains (je renvoie là encore sur le signe et le sens à J.P. Valabrega) vont être soutenus de ce qui va à l'adresse de chacun assurer la cohésion et l'efficacité du groupe. Le signe aura, substitué au langage, une fonction de ralliement, contenante, et constitutive du groupe même dans le sens des actions unifiantes qui seront les siennes. Les signes en référence à l'appareil récepteur sensoriel humain montrent à l'évidence la supériorité de ceux de nature auditives (distance, absence de lumière, complexité tonale) et visuelles (ils se gardent dans le temps) sur ceux de proximité, tactiles, olfactifs, gustatifs.

C'est si naturel et si efficace que les insignes militaires sont toujours constituées d'un système de barrettes dont les caractères propres et l'ordonnancement différencie la chair à canon des différents degrés de la hiérarchie du commandement dans un système d'une simplicité qui ne semble pas avoir été remise en cause depuis les modèles scarificatoires tribaux africains, jusqu' aux peintures faciales indiennes en passant par le son du tam-tam, les signaux de fumée, les impulsions électriques du morse.... autant de procédés régis par la codification de signes élémentaires qui permettent de transmettre à distance des informations.

Tout ceci pourrait paraître bien éloigné de notre propos sur le phénomène psychosomatique à moins de considérer que celui-ci ne soit de l'ordre d'un signe dont il faudrait cerner l'essence et la spécificité entre la question du symbolisme conversionnel psychanalytique d'une part et celle d'un écrasement étiopathogénique médical de l'autre. Mais qu'est-ce qu'un signe ?

La psychanalyse souffre-t-elle de sa sémiotique?

Le signe, linguistique, est depuis Saussure via Lacan, écartelé, selon une dichotomie qui reste somme toute très structuraliste, entre signifiant et signifié. Au-delà des querelles d'école la psychanalyse semble finalement attachée à cette bipartition structurante alors que nombre de linguistes ou sémioticiens (M. Foucault, L.Prieto, U.Eco, Cl.Hagege) se sont attachés à des essais de catégorisation tripartite du signe. Les concepts développés au début du siècle par F. Saussure concerne le langage humain (caractère arbitraire du signe, caractère linéaire du message linguistique, structure bifaciale) et comme le souligne des auteurs comme Valabrega et Hagege, dans cette approche est exclu l'individu parlant comme l'interaction entre locuteurs, le sujet psychique y est méthodologiquement éliminé. Il paraît évident que cette approche est peu apte à rendre compte des messages non linguistiques comme par exemple les messages corporels. La difficulté étant d'élaborer une définition qui soit valide à la fois pour le modèle linguistique et pour tous les autres types de signes.

Cependant certains auteurs ont réinterrogé depuis la distinction stoïcienne, signifiant, signifié, chose, la question de ce troisième terme. C'est le cas de Jakobson et de son structuralisme dynamique, de Benvéniste qui reconnaît un troisième élément implicite "la chose" et réfute la notion d'arbitraire pour lui substituer celle du nécessaire. Chez les psychanalystes, cette question est présente chez Gibello lorsqu'il reconnaît le caractère tripartite de la réalité humaine: réalité psychique, réalité physique, et langage, d'essences radicalement différentes mais en interaction permanentes ou chez D.Anzieu dans sa tentative de catégoriser différents niveaux de symbolisation, des plus sensorielles aux plus abstraites. Plus récemment A. Gibeault quoique timidement a introduit la sémiotique de Ch.Peirce, théorie du signe qui à l'inverse de la sémiologie saussurienne englobe les signes non linguistiques. (Voir aussi B.Brusset)

La psychosomatique se trouve donc au carrefour de plusieurs épistémologies. D'un côté elle emprunte à la sémiologie médicale (psychiatrique) en son organisation hiérarchisée, signes, symptômes, syndromes, en laquelle est absente toute référence au psychique. De l'autre le souci freudien d'assurer à la psychanalyse une assise scientifique rigoureuse « l'embarrasse » d'une référence au biologique, à la thermodynamique.... Références peu propices à saisir, à la recherche du sens langagier, du symbole au symbolisé, du manifeste au latent, cette articulation au corps au signalétique.

Cette difficulté aboutit à certains paradoxes lorsque l'on peut lire par exemple de la plume d'un auteur comme Marty (p.1144). "*La première définition de la psychosomatique ressort d'une classification psychosomatique, la seconde étant celle de la nosographie médicale classique.*" Ainsi tout malade va être catégorisé selon sa structure fondamentale avec notations et codes, ses particularités habituelles majeures avec notations et..., ses caractéristiques actuelles majeures avec ses... Où l'on apprend selon la structure fondamentale que ..."Tous les malades appartiennent aux groupes des névrosés de caractère et de comportement et que trois types de défaillance sont possibles..!! Le comble du paradoxe est que faute de saisir le niveau sémantique individuel en rapport avec l'histoire d'un sujet, l'on glisse dans une nouvelle tentative syntaxique, taxinomique groupal qui comme nous l'avons vu plus haut répond au vœu d'un

anonymat régressif. Paradoxe qui dans sa logique interne aboutit à la mise en place d'un enseignement spécifique à l'exercice de somathérapeute et à un contrôle spécifique de cet exercice. Plus heureuse est la réflexion de M. Fain qui voit dans la pensée opératoire l'expression d'une méthode qui vise l'accomplissement d'une tâche. Elle constitue une espèce de code, écrit-il (p. 1127).

Le prolongement personnel à l'ensemble des données recueillies dans ce travail est une tentative de différenciation du signe psychomatique qui s'affirmait d'une nature et d'un ordre différent de celui reconnu comme hystérique. C'est à la pensée de Ch.S.Peirce que nous faisons maintenant référence pour essayer de saisir la logique de cette différence. Les travaux de Peirce sont encore peu connus et je renvoie à l'annexe, en fin de ce travail, pour orienter le lecteur dans la terminologie et la conceptualisation peircienne.

La reconsidération qui suit ne peut être que très partielle et insuffisante, il s'agit de formulations encore peu organisées et qui traduisent l'état actuel de mes réflexions.

Freud dans son travail de recherche du sens du symptôme hystérique se situe dans le registre "indiciel" lorsqu'il découvre les associations par simultanéité dans le temps et l'espace. Un symptôme conversionnel est rapporté à une maladie ou à une circonstance réelle qui peut être située dans le temps. A d'autres moments cette recherche du sens se situe dans le registre des associations - sans support réel- et donc à un niveau "symbolique". Si Freud découvre la dimension iconique des symboles lorsqu'il pose les équations symboliques, il en réfuse, dans le travail analytique, une interprétation qui se satisferait de ce niveau. (Polémique avec Jung)

A Paraphraser Peirce nous pouvons considérer que l'affection (2) élevée d'un degré au-dessus de l'émotion (1) purement psycho-organique demeure encore au-dessous de la sensation (3) et ne saurait s'élever d'elle-même à cette hauteur. Les sentiments, les émotions, n'ont pas de conscience en soi, ils sont instantanés et ont donc les caractères d'un qualisigne. Dans une conception purement organique de la maladie, le symptôme pris par rapport à lui-même est général, il est toujours de la même façon, c'est un légisigne, mais pris par rapport à son objet, il est un indice.

Le phénomène psychosomatique dans le rapport à son objet (sémantique) serait donc à penser comme une icône qui s'institue dans un rapport de similitude de fait, de ressemblance.

Il n'est donc pas à considérer comme l'indice ou le symbole de... cet objet à l'égal du symptôme hystérique.

Un signe est iconique pour reprendre la définition qu'en propose Morris dans la mesure où il possède les propriétés de son denotatum (réfèrent). Aussi pour cet auteur, l'icônicité est parfaite lorsque le signe s'identifie avec son propre denotatum, ce qui aboutit à la sémiotisation du réfèrent. Or pour Peirce une icône n'est jamais pure (un signe possède forcément une dimension symbolique)

et comme l'a repris et souligné Jakobson, ce qui fait la différence c'est la répartition de chacune des trois dimensions du signe.

Référée à la question psychosomatique, l'icônicité la plus totale serait du côté du dermatographisme, des stigmates, du sigillum diaboli aux épigraphies internes comme externes. On connaît d'ailleurs les graves décompensations psychosomatiques qui en alternance avec des périodes extatiques ont émaillé la vie de certains mystiques (Marthe Robin, Thérèse Newman).

L'icône est un signe qui est donc déterminé par son objet dynamique en vertu de sa nature interne. (C'est en ce sens que l'on pourrait saisir la question de la gélification de la chaîne signifiante développée par certains auteurs).

Parmi les icônes Peirce a rangé :

- Les dessins, les images mentales, dont nous verrons plus loin les caractères.
- Les diagrammes et les équations algébriques qui reproduisent des parties d'une chose par des relations analogues dans leurs propres parties.
- Les métaphores qui représentent le caractère représentatif d'un représentant en représentant un parallélisme dans quelque chose d'autre.
- A ranger dans la catégorie des icônes; photocopies, dessins...

Mais revenons sur la question de la ressemblance à travers le développement que nous propose U. Eco. Les icônes sont les images visuelles à quoi le signe renvoie. Ainsi l'icône est à proprement parler l'image mentale que suscite la photographie et non pas la photographie elle-même. Pour élaborer un signe icônique certaines conditions sont nécessaires, par convention culturelle de traits de reconnaissance, convention graphique rendant indispensable la présence de certains caractères, et modalités des productions de cette correspondance de nature aussi conventionnelle. *"L'icône est un signe fondé sur des modalités particulières de projection (ostension, partie de l'objet, translation) d'une impression perceptive qui, le plus souvent à travers le rappel d'autres expériences (tactiles, auditives...) et par le jeu de processus synesthésiques complexes, est considérée comme semblable à celle qui a été éprouvée en présence d'un objet donné."*(p.70)

L'icône possède les propriétés configurationnelles de l'objet auquel elle renvoie. Ainsi un algorithme est une icône dans la mesure où les relations abstraites sont formellement perceptives, visuellement évidentes, dans la manière dont les éléments simples se disposent. Apparaît alors la notion développée par Eco du rapport visuel entre forme de la pensée et forme graphique au sens d'une homologie proportionnelle (et pas en terme d'une simple ressemblance physique) qui est établie (elle n'est pas constituée). Dès lors ces proportions induisent non pas des questions de ressemblance, mais des règles, des codes mathématiques, géométriques. On voit comment ce développement nous permet de saisir le passage de l'ordre de l'image à celui d'un code. (A reprendre donc tout le chapitre précédent sur les signifiants élémentaires, les chiffres, les dates....)

Un signe icônique est produit de façon à engendrer une apparence. La dépendance causale entre le signe et l'objet n'est pas un effet de l'objet en lui-même, ce qui serait la théorie intuitionniste, mais réside dans une convention qui

est à l'origine du signe. Et, c'est par convention que le problème de possession ou de non possession d'une propriété va être traduit en termes d'appartenance ou de non appartenance à une classe.

L'icônisme se constitue par des modalités conventionnelles propres et aboutit à un isomorphisme entre forme de l'expression et forme du contenu (corrélations logiques sous la forme d'un ordre chronologique, séquence temporelle du discours traduite sous la forme d'une séquence spatiale), ceci renvoyant à la structure neurophysiologique de l'appareil perceptif et aux capacités abstraitives humaines à rappeler que si pour Piaget le fonctionnement symbolique précède l'acquisition du langage, le jeune enfant progresse de l'acquisition des signes (sans représentation interne) à celle des symboles (représentation de l'objet symbolisé). Les séquences temporelles que nous avons relevé, rythme, alternances, périodicités, sont des icônes à valeur indicielle.

Le phénomène psychosomatique dans son rapport à lui-même, comme représentamen.

Il peut avoir les caractères:

- D'un qualisigne: trait, marque (une couleur pour une autre, une forme pour une autre)
- D'un sinsigne: contremarque (opposition contenant-contenu, représentation transitaire, cartouche, représentation circonscrite)

Le phénomène psychosomatique dans son rapport avec l'interprétant est de l'ordre d'un rhème.

L'unité minimale sémiotique, le rhème, terme isolé, (distinction introduite par Aristote entre l'onoma, le rema, le logos) est un signe qui implique une référence temporelle. Comme le souligne Hagège il apporte une chose nouvelle par rapport à un état antérieur; il témoigne, atteste, d'une possibilité qualificative et est du registre du prédicat. Il est proche de la fonction propositionnelle dans le sens de la logique contemporaine.

Je fais donc l'hypothèse que le qualisigne ou le sinsigne iconique psychosomatique est dans une similitude de fait, dans le sens de l'homologie proportionnelle précédemment décrite avec l'expérience objectale originaire, l'émoi, comme fait psychosomatique pur, et pourra par le travail analytique être associé à des représentations iconiques dont la valeur indicielle articulée à l'élément verbal régi par les conventions linguistiques ouvrira la voie indicielle en une complexification progressive et celle des symbolisations diversifiées.

La théorie de la symbolisation hystérique et celle de l'icône psychosomatique obligent :

- De préciser l'articulation entre la conception de l'affect ou de l'émoi (sous jacent à la question conversionnelle) et la nature de sa représentation-inscription psychique. Du côté du pictogramme? A souligner, si cela était nécessaire toute la pertinence et la rigueur de l'intuition théorico-clinique de P.Aulagnier en la distinction hiérarchique et complémentaire qu'elle nous propose des trois catégories, (I) de l'originaire, (II) du primaire, (III) du secondaire, avec leurs différents types de représentations, (I) le pictogramme, (II) le phantasme, (III) l'énoncé, et leurs "interprétants" respectifs, (I) le représentant, (II) le

phantasmant, (III) le metteur en scène. Doit-on ajouter que pour P. Aulagnier le pictogramme est une représentation à jamais indicible, qu'il ignore l'image des mots et a comme matériau exclusif l'image de la chose corporelle.

-De reconsidérer la théorie de l'abréaction : une réaction affective médiatisée par le langage est de l'ordre d'un indice qui suscite une représentation et permet une décharge atténuée de l'affect. Freud et Breuer s'étaient attachés à distinguer les différentes conditions qui ne permettent pas à un sujet d'abréagir. De l'hystérie hypnoïde (effroi, autohypnose, état hypnoïde), de rétention (rétention sociale), et de défense (refoulement), Freud ne devait retenir que la dernière. Quelles sont les conditions requises au destin icônique? La prématuration favorise-t-elle une mise en acte dans le corps à défaut de mise en mouvement ? (Voir les émotions et leurs destins)

PEIRCE

Les trois catégories de la pensée prennent source chez Husserl, Hegel, Kant, et sont soutenues par la notion de trichotomie du signe (représentamen, objet, interprétant).

-Les idées de priméité (I) sont des qualités, un mode d'être en soi, une conception de l'être ou de l'exister en dehors de toute chose, qui ne renvoie à rien. C'est une qualité du sentiment ineffable, incommunicable qui est proche de ce que Maine de Biran avait qualifié "d'affection" et que je rapprocherais de l'émotion telle que je l'ai précédemment développée.

-Les idées de secondéité (II) sont relatives à quelque chose, ce sont des qualités particulières du sentiment, catégories de l'existence, de la conscience double, de l'action et de la réaction, de l'expérience dans le sens d'un changement de qualité.

-Les idées de tercéité (III) sont celles de la conscience plurielle, de la pensée. Elles sont du domaine de la loi, de la règle, de ce qui définit, de ce qui touche la catégorie de la prédiction scientifique. Elles concernent la représentation médiatrice entre (I) et (II).

En référence à l'expérience perceptive, et à la suite de Saint Augustin et d'Epicure, Peirce va définir le signe selon trois dimensions.

-Le signe pris par rapport à lui-même (représentamen) est :

(I) qualisigne (marque)

(II) sinsigne (contremarque)

(III) légisigne (emblème). C'est la dimension syntaxique des linguistes; niveau morphosyntaxique pour Hagège, la fonction de représentation pour Gibeault.

-Le signe pris par rapport à son objet, c'est la dimension sémantique. Il est (I) icône (diagramme)

(II) indice. Il renvoie à un objet différent de lui-même, la fumée pour le feu, mais un lien réel, métonymique, unit l'indice à l'objet, dans une contiguïté de fait. Il désigne, il est démonstratif

(III) symbole. Il est dans un rapport institué, il est descriptif, il s'étend en

influençant la pensée. Cela correspond au niveau sémantico-référentiel de Hagège, ou à la fonction de signification pour Gibeault.

-Le signe est une loi générale en relation avec son interprétant (dimension pragmatique). Cette loi est

(I) rhème, ce qui est nouveau, ce qui est annoncé dans toute proposition, ce qui est dit du thème.

(II) décisigne, signe d'existence réelle, proposition.

(III) argument, signe de loi, raisonnement. Niveau énonciatif hiérarchique pour Hagège, fonction de symbolisation, de médiation réflexive pour Gibeault.

-Cette notion d'interprétant ne peut se limiter à la catégorie du signifié saussurien, ni à celle de l'interprète. C'est un élément constitutif du signe qui est signe lui-même. Le représentamen s'adresse à quelqu'un et crée un signe appelé un interprétant. "Pour le propre résultat signifié du signe je propose le nom d'interprétant ou effet signifié propre des signes". L'interprétant est tout ce qui est explicite dans le signe lui-même et ouvre sur le processus infini de la symbolisation.

Bibliographie

- (1) ABRAHAM N .TOROK M. : L'écorce et le noyau , Paris, Aubier, 1978
- (2) ALEXANDER F. : La médecine psychosomatique, 1962.
- (3) ANZIEU A. : L'enveloppe psychique, 1981,
- (4) ANZIEU D. : Les signifiants formels et le moi peau, 1987
- (5) ANZIEU D. : L'épiderme nomade et la peau psychique, Apsygée, 1990
- (6) BACQUEY-HUREY F. : Etude de la liaison du tatouage à la déviance, thèse de 3^{ème} cycle de psychologie, Rennes, 1981
- (7) BERNS M.C. : Ga'anda scarification:a model for art and identity *
- (8) BETTELHEIM B. : Les blessures symboliques, Paris, Gallimard,1971
- (9) BIANCHI R. S. : Tattoo in ancient Egypt, *
- (10)BOHANAN P. : Beauty and scarification amongst the tiv, *
- (11)BOREL F. : Le corps-spectacle, éditions de l'université de Bruxelles, 1987
- (12)BOURGEOIS-CAMPAGNE : Tatouage et psychiatrie, A. Med. Psychologiques, 3, 1971
- (13)BRETON S. : La mascarade des sexes, Calman-Levy, 1989
- (14)BROWN J. K. : A Cross-cultural study of female initiation rites, American anthropologist, 65, 1963
- (15)CAIN J. : Le champ psychosomatique, P U F, 1990
- (16)CAMBIER J. : Abrégé de neurologie, Masson, 1978
- (17)CALLUM D. Historical and cultural dimensions of the tattoo in Japan,*
- (18)CARUCHET W. : Tatouages et tatoués, Tchou, 1976
- (19)CELERIER M.C. : Corps et fantasmes, Dunod, 1989
- (20)CLARKE R. : Naissance de l'homme, 1980
- (21)COUCHOUD.M.T : Topique, 39, 1987, : Quelques remarques à propos de la contribution du corps au processus analytique.
- (22)DAMBLY W.D. : Les Motu Koita de nouvelles guinées, 1925
- (23)DE CERTEAU M. : Des outils pour écrire le corps, Traverses, 14-15,1979, Ed. de Minuit.
- (24)DELMAS A. : Voies et centres nerveux, Masson, 1970

- (25)DILIGENT, DE REN, PETIET. : Revue de médecine légale et dommage corporel, 3, 1973.
- (26)DREWAL J.: Beauty and being:Aesthetics and ontology in Yoruba body art,*
- (27)DRIVER H.E. : Indians of North America,The university of chicago press,1961
- (28)DUPUIS J. : Au nom du père, Le rocher, 1987.
- (29)DURKHEIM E. : Les formes élémentaires de la vie religieuse, Paris, 1968.
- (30)ERLICH M. La mutilation, P U F, 1990.
- (31)EVANS PRITCHARD E.E. : Les Nuer, Gallimard, 1968.
- (32)FAIN M. et MARTYP. : Perspectives psychosomatiques sur la fonction des fantasmes, R.F.P., 1964.
- (33)FAIN M. : Psychanalyse et psychosomatique, RFP ,3 , 1990.
- (34)FAINZANG S. : Circoncision, excision et rapports de domination, Anthropologie et société, 9, 1985.
- (35)FARIS J. : Significance of differences in the male and female personal art of the southeast nuba,*
- (36)FREUD S. Oeuvres
- (37)FROELICH J.C. : Les sociétés d'initiation chez les Moba et les Gouna du Nord-Togo, J. de la société des Africanistes, T.19, 1949.
- (38)GIBEAULT A. : Destins de la symbolisation, RFP, 11-12, Tome LIII, PUF, 1989.
- (39)GUIR J. : Psychosomatique et cancer, Points hors lignes, 1983.
- (40)HAGEGE Cl. : L'homme de paroles, Fayard, 1985.
- (41)HEBERT J. C. : Les tatouages Sakalava dans l'ethnie culturelle malgache, Université de Madagascar, 1964.
- (42)HERMANN I. : L'instinct filial, Denoël, 1972.
- (43)HOLAS B. : Les Senoufo, Paris, PUF, 1966.
- (44)LACAN J. : Le symptôme, conférence de Genève, 1975, le bloc-notes de la psychanalyse, 5, 1985.
- (45)LECLAIRE S. : Psychanalyser, Seuil.
- (46)LEROI GOURHAN A. : Le geste et la parole, Albin Michel, 1964.
- (47)LINCOLN B. : The religious significance of women scarification among the Tiv, Africa, 45(1975), 316-326.
- (48)LIZOT J. Le cercle des feux, Faits et dits des indiens Yanomani, Seuil, 1976.
- (49)MAC DOUGALL J. : Théâtre du Je, Gallimard, 1988.
- (50)MAC DOUGALL J. : Théâtre du corps, Gallimard, 1989.
- (51)MAERTENS J Th. : Ritanalyses, Jérôme Millon, 1987.
- (52)MAISONNEUVE J. : Les rituels, PUF, 1988.
- (53)MARCAIS G. : Origine et signification des tatouages des tribus berbères: Revue d'histoire des religions, 103 (1930), 13-66.
- (54)MARTY P. : Psychosomatique et psychanalyse, RFP, 3, 1990.
- (55)MISSENARD A. : L'enveloppe du rêve et le fantasme de psyché commune, 1987.
- (56)NATHAN T. : La transmission des contenants formels, L'épiderme nomade, 1990.
- (57)NIBLACK A.: Coast Indians of Southern Alaska and Northern British Columbia, Johnson reprint, 1970.
- (58)OBADIA J.P. : La symbolisation, p.1879-1883, R F P, 6, 1989.
- (59)PALES L. : Les mutilations tégumentaires en Afrique Noire, J. de la S. des Africanistes, T.16, 1946.
- (60)PARCHEMINEY G. : La problématique du psychosomatique, R F P, 2, 1948.

- (61)REIK Th. : Le rituel: psychanalyse des rites religieux, 1974.
(62)ROBERTS A.F. : Tabwa tegumentary inscription,*
(63)ROSOLATO G. : Essais sur le symbolique, Gallimard, 1964.
(64)RUBIN A. : Tattoo trends in Gujarat,*
(65)SAMI-ALI. : Hystérie et psychosomatique, Confrontations psychiatriques, 25, 1985.
(66)SAMI-ALI : Penser le somatique, 1987.
(67)SAMI-ALI : Le corps, l'espace et le temps,1990.
(68)SAMI-ALI : Imaginaire et pathologie. une théorie de la psychosomatique, RFP, 3, 1990.
(69)SCHMANDT-BESSERAT D. The earliest precursor of writing, 50, Scientific American, juin 1978.
(70)SWANTON J. R. Indians tribes of the lower mississippi valley, Johnson reprint, 1911.
(71)TERWIEL B.J. An analysis of religious ceremonies in Central Thailand, Scandinavian institute of asian studies.
(72)VALABREGA J P : Les théories psychosomatiques, PUF, 1954.
(73)VALABREGA J P : Introduction du concept de conversion psychosomatique dans la nosographie et la théorie psychanalytiques, Rivista sperimentale di frenatria e medecina legale, 28 II, 1965.
(74)VALABREGA J.P. : Problèmes de théories psychosomatiques, EMC, 1966.
(75)VALABREGA J.P. : Fantômes, mythe, corps et sens, Payot, 1980.
(76)VALABREGA J.P.: Sur le concept de traduction et sa nébuleuse, Topique, 9, 1987.
(77)VALAS P. : Horizons de la psychosomatique, Analytica, 48, 1986.
(78)VAN GENNEP A. : Les rites de passage, A et J Picard, 1981.
(79)VOGEL S. : Baule scarification:the mark of civilization
(80)WARUSFEL A. : Les nombres et leurs mystères, Seuil, 1961.

Sur le signe

- BENVENISTE E. : Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1966.
BRUSSET B. : De l'indice au symbole, R.F.P., la symbolisation VI, 1989, T L III.
ECO U. : Le signe, Labor, 1988.
HAGEGE Cl. : L'homme de paroles, Fayard, 1985.
PEIRCE Ch. S. : Ecrits sur le signe, Seuil, 1978.